

LYON

SAINT-PAUL

LES MISSIONS

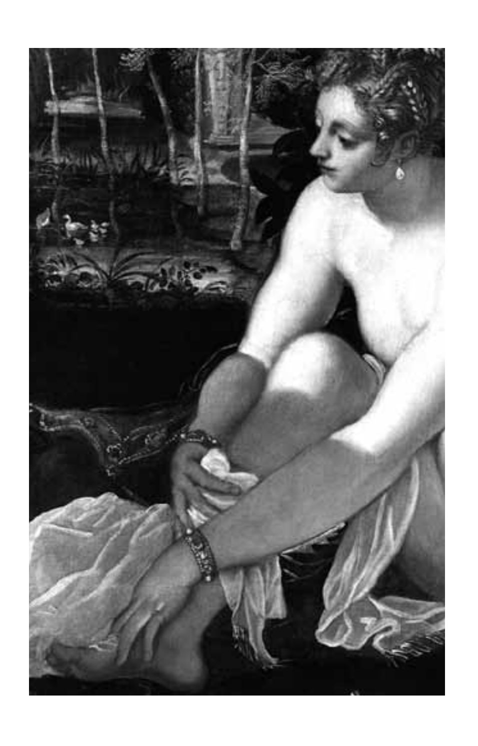
LA SOLITUDE

LA VERPILLIERE

109




som
mai
re
REFERENCE
REFLEXIONS





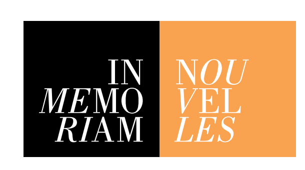
42

SUZANNE AU BAIN

Jacques PHILIPPE

Commentaire d'un tableau du Tintoret


COL
LEGE


IN
MEMO
RIAM
NOU
VEL
LES

« **Au commencement »,** nous dit la Bible, toute la création s'est faite par séparation : les ténèbres de la lumière, la terre de la mer, les animaux des hommes et l'homme de la femme. La création suppose la distinction. « Et Dieu vit que cela était bon ». La différence sexuelle qui culmine au sixième jour est cependant davantage qu'une distinction, qu'une simple nouveauté ; elle est en plus le signe d'une incomplétude, elle-même source de fécondité puisque l'enfant est cet être né de la différence de son père et de sa mère, sans être ni lui ni elle.

Cette différence sexuelle, qui a pu être interprétée négativement, y compris chez des chrétiens, est évidemment aussi une construction sociale et psychologique et pas seulement un donné de nature. Elle a pu devenir un instrument de domination principalement masculine, réduisant les femmes au rôle d'épouse ou de mère. La *Genèse*, lue avec un œil neuf, nous révèle cependant un sens bien différent : dans le premier récit, au chapitre 1, malgré les traductions maladroites qui confondent l'être humain avec l'être masculin, on comprend qu'Adam n'a ni antériorité ni préséance [1], que l'humain n'est vraiment humain que s'il est à l'image de Dieu, c'est-à-dire « homme et femme »; dans le second récit, une autre traduction erronée dit que la femme « est tirée de la côte d'Adam » (*Genèse* 2,22), au lieu de dire par exemple que « la femme est l'autre côté d'Adam ». Donc pour la Bible,

lorsqu'en Adam les deux principes masculin et féminin ne sont plus en communion, c'est la « chute ». Le christianisme, malgré des travaux récents d'une immense portée [2], a encore un long chemin avant d'épuiser l'étude du sens de la différence sexuelle.

Tout ce qui prive de cette différence sexuelle ne permet en fait de comprendre ni la coexistence en une personne d'un principe féminin et d'un principe masculin, ni le rapport de complémentarité entre les sexes. La politique, par exemple, qui est l'art de régler les rapports sociaux, ne peut pas éliminer comme élément de pluralité cette différence sexuelle. Les mouvements féministes du XXe siècle ont ainsi certainement contribué à mieux prendre en compte le point de vue d'une partie de l'humanité dans le traitement des questions sociales. Dans l'école, cette question est aussi très importante et on a peut-être pensé un peu vite que la mixité, introduite dans les années soixante et généralisée dans les années soixante-dix, allait répondre à ce besoin de considérer « l'autre côté ».

Un enfant est bien souvent privé de la possibilité de percevoir la richesse de cette différence des sexes, en dépit de cette coéducation. La régulation qui permet, sur ce point, à une famille de tenir compte de l'âge, de la maturité pour donner à chacun toute sa place, n'est en effet pas aussi facile dans les classes. Par ailleurs la fragilité des couples, phénomène

en développement dans les dernières décennies, éloigne bien souvent un enfant de son père ou de sa mère. Dans le même temps, le corps professoral ou éducatif s'est largement féminisé, éliminant des repères masculins pour les élèves. [3]

Si l'éducation, dans la famille autant qu'à l'école, est l'art de permettre à chaque personne d'élever ce qu'elle a reçu de la nature, de la culture, des rapports sociaux, à la vie consciente et relationnelle, et d'unifier ces dons pour leur donner du sens, il faudrait que les éducateurs fréquentés laissent place à cette unité, pas seulement dans ce qu'ils disent ou font, mais dans ce qu'ils sont, c'est-à-dire par la présence significative des deux sexes. A la maison, l'existence même d'un père ainsi que d'une mère, quels que soient leurs défauts, montre à l'enfant que son sexe n'est pas un tout, n'est pas une toute puissance. A l'école ou dans les lieux d'éducation, la présence d'hommes et de femmes conduit pareillement à explorer le mystère de l'altérité. Il ne suffit pas qu'il y ait un autre pour construire le sens de l'autre. Encore faut-il que cet autre ne le soit pas seulement intellectuellement, ou psychologiquement, ou affectivement… mais aussi par son sexe.

Marc BOUCHACOURT



[1] A la traduction : « Dieu créa l'homme à son image [...] homme et femme il les créa » (*Genèse* 1, 27) on préfèrera : « Dieu créa l'humain [...] homme et femme il les créa », puisque le premier mot et le second ne sont pas, en hébreu, identiques comme dans cette traduction en français.

[2] Les écrits de Jean-Paul II sur une « théologie du corps » sont tirés de 130 catéchèses d'une vingtaine de minutes, soit environ 800 pages de texte ; aucun pape avant lui n'avait écrit autant à ce sujet.
On peut ajouter, en France, les écrits d'un ancien professeur de philosophie à Sainte-Marie, Xavier Lacroix, suite à sa thèse intitulée : « Le corps de chair ».

[3] On note un taux de 80% d'enseignantes dans le premier degré public et, en second degré, de 60% dans le public et de 73,7% dans le privé. 68,1% des personnels non enseignants sont des femmes. (Chiffres du ministère de l'Education Nationale de 2007. Repères et statistiques)


RACONTER
MOINS D'ŒIL
ET PLUS D'OREILLE
SUZANNE AU BAIN

réflexions

RACONTER

Sous ce titre Lyon-Mariste *propose à votre réflexion un texte ayant trait à la conduite scolaire.*

Les premières paroles adressées aux jeunes enfants, celles qui cherchent à les apprivoiser et à les rendre peu à peu moins étrangers au monde dans lequel ils commencent à vivre et à s'étonner, à se réjouir et à souffrir aussi, relèvent généralement du genre narratif. Ce n'est pas là seulement concession à leur âge, à leur incapacité d'abstraire et de raisonner en reliant des faits et des causes, ou encore à leur vocabulaire limité, essentiellement concret car tributaire de leur sensibilité et de leur imagination. C'est également parce que l'acte de raconter – un conte, une légende ou une histoire – s'adresse essentiellement à quelqu'un(e). Il donne ainsi, à celui ou à celle qui écoute, le sentiment que son existence compte pour un autre, que quelqu'un(e) désire lui transmettre des paroles importantes et partager avec lui ou elle des mots porteurs de sens et d'espoir, ceux dont chacun(e) a besoin pour garder confiance, en dépit de l'étrangeté et de la menace des choses et des personnes ; des mots qui suscitent le désir de grandir, même si peur et détresse ont déjà jeté leur

ombre sur la vie. En outre et corrélativement, comme l'acte de raconter implique une certaine durée, il permet de s'initier à une temporalité scandée par un avant et par un après, une temporalité qui ne se limite donc pas à l'instant du plaisir éprouvé ou de la douleur ressentie, du besoin du moment ou de la force irrépressible, semble-t-il, de telle ou telle impulsion. Celui qui raconte doit parvenir à retenir suffisamment longtemps l'attention de ceux à qui il parle, grâce à des mots habités par ses propres émotions et par son propre désir de les transmettre ; ceux qui l'écoutent doivent pouvoir pressentir que, même s'ils ne les comprennent pas tous, ces mots sont sûrement porteurs de force vitale pour eux, qu'ils constituent un viatique précieux dont ils auront besoin longtemps, surtout aux heures où ils seront seuls. Le sentiment de la durée est enfin produit par la suite des séquences de la narration, car, fût-elle très brève, elle introduit un certain ordre dans l'esprit : celui d'un début, mal repérable souvent, mais d'un début qui augure une chaîne nouvelle d'événements, puis d'une fin,

inquiétante ou heureuse, provisoire ou définitive. Cet ordre rend sensible à des idées, non formulées comme telles : le commencement, l'irréversibilité et la nécessité d'une fin ou, du moins, d'une pause. Il incite à penser, ou plus exactement à pressentir ou à deviner que la force de la régularité et, surtout, celle de la répétition, en sont le contrepoint indispensable. « Il existe entre l'acte de raconter une histoire et le caractère temporel de l'existence humaine une corrélation qui n'est pas purement accidentelle », remarque Paul Ricœur [1]. Le temps nécessaire pour raconter et le temps raconté par l'histoire, le récit, la légende, etc., sont en effet indissociables, ils constituent une première initiation au sentiment de la durée *humaine*. […] Raconter incite à éprouver, puis à penser, que la durée *humaine* ne se laisse pas séparer de l'irréversibilité, de la mémoire et du regret, mais également de l'attente et de la promesse. La transmission de paroles qui se produit, avec l'acte de raconter, incite enfin à chercher une orientation et une signification à sa vie propre car, par-delà le contenu précis du récit, de l'histoire, etc., l'acte de raconter transmet le pressentiment qu'une vie humaine est une vie que l'on peut raconter. Il y a une sagesse dans l'acte de raconter […].

Catherine CHALIER,
Transmettre, de génération en génération,
Paris, Éd. Buchet/Chastel, 2008, pp. 27-29

[1] Paul Ricoeur, *Temps et Récit,* tome I, Paris, Éd. du Seuil, 1983, p.85



MOINS D'ŒIL *et* PLUS D'*O*REILLE !

Conférence sur la lecture donnée lors de la journée pédagogique du 17 novembre 2012.
C'est volontairement qu'a été conservé son caractère oral.

Au début de cette conférence, je veux vous remercier d'être là et vous dire l'émotion que je ressens d'être devant vous, ce matin, dans cette salle de théâtre. Je voudrais aussi avoir une pensée pour le père Perrot dont j'ai presque tout reçu de ce que je suis aujourd'hui. Je peux dire qu'il ne se passe pas une semaine sans que je pense à lui : dans les débats auxquels je participe au ministère, souvent je me dis : « Tiens, qu'est-ce que le père Perrot penserait de cela, répondrait à cela… ? » Cela me donne un peu de recul, surtout en ce moment où prévaut l'illusion techniciste qui prétend répondre aux angoisses de notre temps. D'après cette illusion, il faudrait des *experts* partout, et moi-même, je suis, en tant qu'inspecteur général, sommé d'être un *expert*. La demande d'expertise est constante, presque obsessionnelle. Il m'arrive parfois de dire – mais on pense que je joue de façon trop littéraire avec les mots ! – que dans un monde qui a besoin de repères, on

serait bien inspiré de ne pas être simplement des *ex-perts/ ex-pères*. C'est alors que je pense au père Perrot – qui avait une parole vraiment paternelle – précisément au moment où, sans la moindre misogynie de ma part, une de mes préoccupations, au risque d'être politiquement incorrect, est la regrettable et croissante féminisation du corps enseignant. Savez-vous que sur les soixante stagiaires de lettres de l'Académie de Lyon que j'ai accueillis en début d'année scolaire, il y a moins de six hommes ! On aurait besoin, si on veut donner des repères aux jeunes, de penser les questions de l'école sous cet angle-là aussi.

Ce matin, je ne vais pas vous parler de la lecture de façon didactique, parce que j'ai bien compris que vous étiez de toutes les disciplines, et c'est heureux. Je souhaite plus modestement partager avec vous ma réflexion d'inspecteur de lettres, qui est aussi celle d'un homme, d'un père de famille,

de quelqu'un qui, comme vous, se trouve dans un monde qui change très vite, avec des difficultés qui nous déroutent. Je me propose de vous livrer quelques points de réflexion, qui seront peut-être des objets de discussion dans les groupes que vous aurez ensuite, et qui évidemment me permettent, par le biais de la lecture, de penser cette question : qu'est-ce qu'être professeur aujourd'hui ? C'est à cela qu'il nous faut réfléchir parce que, depuis que je suis inspecteur, je me rends compte que la machine est ainsi faite – je ne sais pas s'il y a quelqu'un qui est responsable – qu'elle nous transforme constamment en exécutants. Le privilège d'une matinée comme celle-ci est justement de nous donner l'occasion de prendre un peu de recul, de hauteur de vue, de ne pas être toujours dans le *copier-coller* de tout ce que les circulaires, les programmes, les dispositifs nous donnent à exécuter, à dupliquer ; elle nous invite à rester des intellectuels d'abord ! C'est ce que je dis aux IPR qui rencontrent les professeurs : rappelez-leur qu'ils sont des intellectuels avant tout, et que ce n'est pas là un gros mot ! Lors des deux heures passées avec ces jeunes professeurs stagiaires nommés à Lyon, j'ai mesuré combien ils étaient prisonniers des dispositifs et des procédures (« Combien ma séquence doit-elle comporter de textes ? ») au lieu de prendre le temps nécessaire pour envisager le sens et les enjeux de leur métier. Il faudrait peut-être, leur disais-je, commencer par penser votre métier et savoir ce que vous avez à dire à vos élèves. Pourquoi abordez-vous tel ou tel auteur ? Pourquoi étudiez-vous ce texte plutôt que tel autre ? Et ils étaient tout ébaubis de ce que je ne sois pas d'emblée dans une sorte de préconisation didactique prescriptive qui les aurait bien évidemment rassurés. Prenons garde à ce que la machine fait de nous car, dans l'urgence et la complexité de la tâche, on ne prend plus le temps de penser.

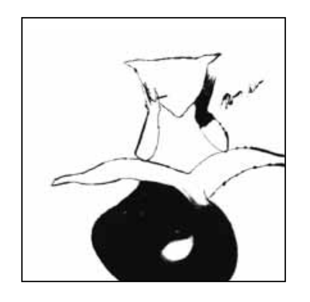
Actuellement j'entame une série de conférences (« Qu'enseigne-t-on en enseignant la tragédie ? » est l'intitulé de l'une d'elles) par lesquelles je voudrais aider les professeurs à prendre mieux conscience de ce qu'ils enseignent, de ce qu'ils disent, de ce qu'ils donnent à entendre à leurs élèves. En tant qu'inspecteur je suis souvent dans le fond de la classe ; là, je me rends compte que, dans la parole d'un professeur, il s'entend autre chose que ce qu'il croit scolairement maîtriser ou dire. Ainsi j'observe qu'on étudie beaucoup Maupassant dans les classes de 4e, 3e et 2de. Très bien ! J'ai une grande estime pour Maupassant ! Je l'ai même mis au programme de l'agrégation l'année dernière parce que c'est indiscutablement un grand auteur. Cependant, il est bon d'avoir à l'esprit la vision de l'homme de Maupassant, disciple d'un Shopenhauer capable à lui seul de désespérer toute une génération ! Or, dans l'état de désespérance qui est celui d'un grand nombre d'élèves aujourd'hui, ne leur proposer que du Maupassant n'est pas sans conséquence ! A tout le moins convient-il de s'interroger. Oui, qu'enseigne-t-on à nos enfants ? On sait bien que dans le cœur de l'homme il y a le pire, le XXe siècle l'a montré ! Mais aucun devoir de vérité n'oblige l'école à faire un usage démesuré du pire et à poursuivre d'une curieuse détestation une bonne part de notre héritage culturel. Ce pire, certes il nous appartient de le transmettre à nos élèves, mais il convient tout autant de leur montrer qu'il y a aussi le meilleur ! Tout notre travail, je crois, est d'essayer, au-delà des programmes, au-delà même de l'explicite de ce que nous avons à dire, de mieux cerner ce que les élèves peuvent entendre dans ce que nous leur transmettons. D'ailleurs je me rends compte que les professeurs qui tiennent leur auditoire sont fondamentalement ceux qui ont des choses à dire à leurs élèves ; dans leur façon d'enseigner telle ou telle oeuvre – en lettres bien sûr, mais c'est sans doute vrai dans d'autres disciplines –, les élèves sentent que ces professeurs leur parlent authentiquement. Eux qui ont

du mal à écouter, tant ils ont de choses dans les oreilles, tant ils se les bouchent avec tous les gadgets de la technologie, ont néanmoins une oreille interne assez fine pour entendre ceux d'entre nous qui ont encore des choses à leur dire. Ni l'estrade, ni l'institution, ni la reconnaissance de la société ne sont là comme autrefois pour asseoir notre autorité, et pourtant il est plus que jamais important que nous restions des « maîtres », que nous remplissions ce « devoir d'aînesse » dont parlait Péguy, cette responsabilité d'éducateurs qu'il nous faut exercer envers et contre tout. Nous ne sommes pas simplement des techniciens, des spécialistes de telle ou telle discipline, des transmetteurs de savoirs ou de compétences ; nous sommes d'abord des hommes et des femmes qui ont à transmettre le monde. Car ce monde, dit Hannah Arendt, les jeunes le détruiront, si nous ne leur transmettons pas ! Il y a sans doute des endroits où cette destruction, hélas ! a commencé. Aussi devons nous rester vigilants : demandons-nous bien ce que nous enseignons vraiment quand nous enseignons. La question de la lecture, de son sens, de son intérêt, relève de cette préoccupation.

Restons des « maîtres »

Parmi les slogans de mai 1968, j'ai en mémoire celui-ci : « Jouir sans entraves et vivre sans temps morts ». Il faisait florès dans les manifestations d'alors, porté qu'il était par une sorte d'entreprise libertaire, aujourd'hui récupéré par la société consumériste et matérialiste qui accouche sous nos yeux d'un homme nouveau, lequel n'est sûrement pas celui que nous avons l'ambition de promouvoir et d'éduquer ! Cet homme nouveau, homme de l'écran, n'a d'autre dessein que de « jouir sans entraves et vivre sans temps morts ». A tout professeur qui voudrait comprendre cette nouvelle économie psychique, je conseille le livre de Charles Melman, *L'Homme sans gravité*.

On y trouve une analyse pertinente de ce qui est peut-être une mutation, sinon civilisationnelle, en tout cas psychologique. Nous voyons arriver une génération d'enfants qui a grandi dans ce nouvel impératif existentiel : « Jouir sans entraves et vivre sans temps morts ». Pour de tels enfants, que peut bien valoir la lecture qui, elle précisément, a besoin de temps mort ? Comment nous y prendre aujourd'hui pour reconquérir un peu de ce temps, un peu d'ennui, un peu d'espace intérieur, pour ce que la lecture a vocation à transmettre ?
Comme je vous l'ai dit, je ne vais pas du tout parler de la lecture sous l'angle technique. Je ne vous entretiendrai ni de méthodes ni de manuels, ni même de compétence, mais de la lecture comme école de sagesse. Je crois qu'aujourd'hui nos enfants ont besoin qu'on leur parle du monde et qu'on leur donne des ressources pour le penser et pour y vivre : « la vie mode d'emploi », si vous voulez. Et donc ce qu'il leur faut, c'est des professeurs qui existent vraiment, qui s'engagent et ne se contentent pas d'être de simples exécutants, même si certains, rue de Grenelle, par souci d'économie, parce qu'il y a toujours des convergences budgétaires intéressantes, rêvent de dire : on va mettre les élèves devant des écrans et puis les professeurs feront de la maintenance, je n'ose pas dire informatique, mais de la maintenance pédagogique. Le professeur à côté de l'élève, selon ce vieux discours sociologique qui veut que le professeur ait tellement à apprendre lui-même de son élève ! On serait bien loin alors de ce que Péguy appelle « le devoir d'aînesse » !

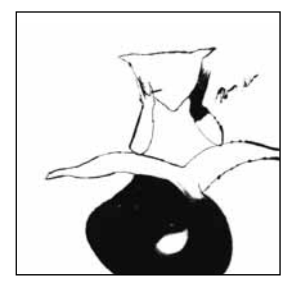


Quelle que soit la discipline que nous avons à transmettre, il faut que, dans ce que nous enseignons, passe quelque chose qui appartient en propre à la lecture comme chemin d'intériorisation d'un certain nombre d'expériences humaines, la lecture comme chemin d'une méditation sur sa propre vie, sa propre existence. C'est comme cela d'ailleurs que la lecture est née, parce qu'il ne faut pas oublier que, dans l'Antiquité, l'objet livre n'existait pas ; et pourtant il y avait *l'Iliade, l'Odyssée*, il y avait des récits… Au passage, ne soyons pas désespérés si un jour le livre en tant qu'objet disparaît, ne soyons pas idolâtres du support. Car l'enjeu véritable n'est pas là ; l'enjeu, c'est : qu'est-ce qui se passe quand on lit un livre ? La lecture est d'abord ce moment privilégié qui permet l'intériorisation d'expériences humaines décisives. J'ai à l'esprit cette phrase de Bernanos qui, dans *La France contre les robots,* écrit : « On ne comprend rien à la civilisation moderne si on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure. » Une telle phrase ne peut qu'inspirer mon propos de ce matin. Je crois en effet que l'école d'aujourd'hui, si elle n'y prend garde, est dans le mouvement de dispersion qu'on constate déjà chez les élèves, qui ne vivent que pour « s'éclater » ! « S'éclater », le mot en dit long d'ailleurs, mais se recueillir, c'est autre chose ! Or il ne peut y avoir de lecture que dans le recueillement. Dès son apparition, à la Renaissance, elle se vit comme une continuation profane de cette tradition monastique de la *lectio divina*, donc de méditation de la parole. « Lire, c'est lever les yeux du livre », comme l'écrit si justement Bonnefoy. La lecture, la vraie, commence alors, non quand on oralise, déchiffre, quand on en obtient la compétence – qu'il faut avoir certes – mais bien quand le livre, d'une certaine façon, résonne en nous. Thomas Pavel dans *Comment écouter la littérature ?* qui constitue sa leçon inaugurale au Collège de France a cette réflexion : « Le lecteur qui m'intéresse n'est

pas celui qui étudie le texte… ». Moi, je milite évidemment pour qu'on étudie les textes, pas pour les disséquer comme des cadavres, mais pour les faire vivre, pour les faire sonner, pour qu'ils aient des choses à dire. D'ailleurs dans la langue française (elle est intelligente la langue) on a cette expression : « ça ne me dit rien » au sens de « je n'en ai pas envie » ; il faut effectivement que ça dise, à tous les sens du mot ; et pour les élèves, il faut que ça leur fasse envie en même temps que ça leur dise quelque chose. Bref, Pavel dit : « Le lecteur qui m'intéresse n'est pas celui qui étudie le texte, mais celui qui s'y abandonne. » S'abandonner, cela veut dire se laisser toucher par les textes. Tout le contraire, autrement dit, de cette espèce de pilotage automatique un peu permanent qui régit bon nombre d'activités scolaires… Si j'en juge par ce que je vois dans les classes, il y a une compétence dans laquelle on doit être très fort, c'est le prélèvement : on prélève, on coche, on remplit beaucoup de tableaux, donc on manipule. Mais est-ce qu'on pense ? Est-ce qu'on vit les textes ? Est-ce qu'à partir d'eux on permet à nos enfants de s'approprier un certain nombre de questions humaines essentielles pour affronter le monde difficile et violent dans lequel nous sommes ?

En réfléchissant à ce que je voulais vous dire ce matin, je pensais à Rabelais qui, comme nous, a vécu à un moment de crise et a pensé la rupture d'une civilisation. De toute évidence, nous aussi vivons une mutation culturelle qu'il est difficile d'assimiler et qui nous contraint à réfléchir au rôle de l'école dans ce contexte. Dans Rabelais il y a une page du *Quart Livre* sous le signe de laquelle j'aimerais me placer, c'est la fameuse page des « paroles gelées », vous savez… Les compagnons de Panurge arrivent, il y a des glaçons qui flottent dans l'air et ils se rendent compte que, en les réchauffant, ils éclatent avec une énergie extraordinaire et libèrent des mots,

des cris… Ça les intrigue beaucoup, ces paroles gelées… Ils finissent par comprendre – et c'est très émouvant – que là où ils se trouvent il y a eu par le passé une bataille terrible, des gens ont souffert, sont morts. Ils recueillent tout cela, ce « don des morts » pour reprendre le beau titre d'un livre de Danièle Sallenave, et donnent à ces paroles d'un autre âge un retentissement renouvelé. Au fond, cette fable de Rabelais délivre une leçon pour tout professeur : fuir le rapport froid au savoir, et, partant des glaçons de ce qu'il y a dans les programmes, les circulaires ou les dispositifs, se les approprier, je dirais même les passer par son propre corps, c'est-à-dire par sa propre parole, sa propre vie. C'est pour cela qu'on ne peut pas dire aux professeurs « Vous allez faire du copier-coller ». Chaque professeur ne peut enseigner fondamentalement qu'à partir de ce qu'il est. Il y a une expression dans les programmes de lettres que je n'aime guère : il y est question d'« objets d'étude ». Bien sûr, on peut étudier le roman, c'est un « objet d'étude », mais je préfère qu'on parle ! Il y a des sujets de parole et vous, professeurs, vous êtes d'abord et avant tout des sujets de parole, avez pour mission de restaurer la parole… La violence qu'on prête aux enfants d'aujourd'hui a partie liée, je pense, à la sourde envie qu'ils ont de réveiller en nous cette capacité à leur parler. En fait, si je devais résumer ma réflexion de ce matin, elle tiendrait en deux mots : moins d'œil et plus d'oreille ! On pense communément que l'organe de la lecture, c'est l'œil ! Je voudrais m'inscrire en faux contre cette opinion et vous inviter au contraire à une certaine vigilance à l'égard de l'œil. Je crois qu'aujourd'hui un professeur a déontologiquement comme vocation de se soucier – là aussi pardonnez-moi le traitement un peu



rabelaisien de la chose – de l'oreille des enfants, bien plus que de leur œil ! Nous sommes, en effet, dans un monde qui flatte exagérément l'œil, qui fait du tape-à-l'œil, et maltraite l'oreille, terriblement bouchée par les casques, les écouteurs et bien d'autres choses !

Je voudrais aussi que vous réfléchissiez au fait qu'on lit de moins en moins. Et pourtant il n'y a jamais eu, dans l'histoire de l'humanité, autant de livres à disposition qu'aujourd'hui. Constat paradoxal ! N'y aurait-il pas un rapport entre les deux ? Est-ce que le livre, le fait qu'il soit partout, n'est pas lui-même à l'origine de la désaffection pour la lecture ? Il y a, je crois, comme une espèce de trop plein, de saturation. Il faut que nous pensions cela en termes éducatifs. Quand j'étais dans mon lycée d'Autun en Saône-et-Loire, j'avais entendu dire que Fellini était un grand cinéaste ; or, dans l'unique cinéma de la ville, les films qu'on passait, c'était *Fantômas*, *Les Charlots en folie*… J'ai mis des années avant de voir un Fellini ! Cela a creusé en moi le désir des films de cet auteur. Le problème de cette saturation de biens culturels, puisqu'aujourd'hui on a tout à disposition (la moindre symphonie de Mozart, les moindres films en DVD), c'est que ça exténue complètement le désir. Quel désir peut-on avoir de tel ou tel livre ? Ils sont tous déjà là. Dans l'histoire de l'humanité, c'est quelque chose qu'il faut considérer (certains commencent à le penser) : on n'a jamais eu autant, à tel point que nous n'avons plus de désir véritable ! Il y a un bénédicité qu'on récite quelquefois dans les bonnes familles chrétiennes : « Donnez du pain à ceux qui ont faim et faim à ceux qui ont du pain ». Nous, nous sommes plutôt du côté de « faim à ceux qui ont du pain ». C'est pourquoi je ne cesse

Moins d'œil et plus d'oreille !

de dire au ministère qui veut toujours en rajouter, créer des sites nouveaux, procurer des ressources nouvelles, qu'il faut arrêter cette accumulation qui nous exténue pour, au contraire, inventer la pénurie. Roy Ascott, intellectuel américain, parle d'un « deuxième déluge ». Cette idée a été reprise par Jean-Claude Guillebaud dans un livre intitulé *Face aux médias le deuxième déluge*. L'un et l'autre affirment que nous sommes victimes d'une sorte de déluge médiatique et numérique qui met en péril la civilisation par la submersion jusqu'à l'extrême. Je cite Guillebaud : « Devant ce déluge, c'est la civilisation elle-même qu'il nous faudra sauver du naufrage. » Enseignants, il nous faut donc éviter la surabondance. C'est ainsi qu'en matière de lecture on ne peut plus avoir une pédagogie de la bibliographie : voici tous les livres qu'il faut lire ! Quelque chose de nouveau est à trouver qui, en termes pédagogiques ou didactiques – une bonne didactique cette fois –, s'efforcerait de penser la sélection justement, la raréfaction. Et plutôt qu'une liste donnée par le professeur, *Le* livre qui, parmi tous ceux qui existent, a le plus de prix à ses yeux, celui qui a suscité en lui le plus de désir et qu'il juge indispensable de lire. Car ce qu'on se transmet, fondamentalement, ce n'est pas des informations, c'est du désir. Ce dont les élèves ont plus que jamais besoin, c'est de notre désir. Hélas ! trop de professeurs, d'après ce que je vois, laissent s'ensabler leur désir, parce que la machine a fait d'eux des mécaniciens, des techniciens de la didactique et ils sont comme absents à eux-mêmes. Que certains me pardonnent si je me répète, mais je ne peux manquer de vous signaler un livre qui m'a beaucoup donné à penser et qui me hante, c'est le livre de Jean- Pierre Lebrun – à mon avis, un des meilleurs psychanalystes actuels – intitulé *La condition humaine n'est pas sans condition*. Jean-Pierre Lebrun dit : aujourd'hui la première souffrance, la première pathologie qu'on rencontre chez les jeunes qui arrivent dans nos cabinets, c'est l'addiction,

sous toutes ses formes. Savez-vous à ce propos que, dans la consultation numérique, 70% du temps des jeunes vont à des sites pornographiques ? Alors quand des conseillers généraux veulent donner des tablettes à tous les élèves, je me dis qu'il ne faut pas être trop naïfs et regarder aussi dans quel monde on est ! Mais Jean-Pierre Lebrun ajoute : il y a une deuxième pathologie, et là il s'adresse à l'école, c'est l'*absence à soi-même*. De quoi s'agit-il ? C'est une notion qu'il va d'ailleurs chercher chez un Terestchenko qui, dans un ouvrage intitulé *Un si fragile vernis d'humanité* et sous-titré *Banalité du bien, banalité du mal*, essaie de penser cette chose difficile : pourquoi, pendant la Seconde Guerre mondiale, certains sont devenus des collabos, ont pu vendre des Juifs, et d'autres, qui n'étaient pas forcément qualifiés pour être des héros, au prix de leur vie, les ont protégés ? Et il essaie anthropologiquement d'élaborer ce concept de *présence à soi-même* et d'*absence à soi-même*. On sait, hélas ! que la culture ne garantit rien, qu'il y avait des chefs de camps grands amateurs de Beethoven et de Mozart ! Je vous lis un passage de cet ouvrage : « S'interroger sur cette absence à soi-même devrait nous aider à comprendre comment de nouvelles tragédies très différentes d'Auschwitz mais éventuellement tout aussi destructrices pourraient bien encore survenir aujourd'hui. Nous ne sommes nullement à l'abri d'une telle répétition car nous ne sommes pas exemptés de produire des individus absents à eux-mêmes. A vrai dire, je pense même que nous serions plutôt enclins aujourd'hui à les fabriquer. Preuve s'il en fallait, on est étonné de retrouver aujourd'hui ce symptôme d'absence à soi-même dans les écoles, un lieu où, de prime abord, on ne s'y attend pas du tout. Les enseignants témoignent souvent de ce qu'ils sont en présence d'élèves qui sont là sans être vraiment là, capables d'appliquer des consignes, de remplir correctement les tâches demandées, mais totalement désinvestis subjectivement. Si bien que les professeurs ont l'impression d'être face à des

zombies ou à des anges… » Moi, je le vois, il y a quelquefois des cours de lettres où les élèves, comme absents à eux-mêmes, seraient capables de cocher n'importe quoi ; ça peut être grave le jour où on leur fait cocher ou signer des horreurs ! Quel rapport avec la lecture, me direz-vous ? Que vient-elle faire dans cette espèce d'absence à soi-même, d'absence de conscience morale, d'implication de la subjectivité ? Eh bien, justement, la lecture vient chercher un homme ! Elle vient dire : il y a des questions humaines qui nous engagent, il y a l'aventure humaine qu'il faut penser. C'est ce défi que Jean-Pierre Lebrun lance à l'école dans son livre et qu'il faut savoir relever.

Or, j'ai l'impression, je reviens à ma première idée, que tout est fait pour l'œil ; aujourd'hui, on a des livres partout, on en lit peut-être beaucoup. En *entend*-on vraiment ? J'étais à la fin de l'année dernière avec un jeune IPR qui demandait à un professeur : « Combien vos élèves ont-ils *vu* de textes ? » parce qu'il avait envie qu'il y en ait beaucoup. Et moi, j'ai dit : « Combien en ont-ils *entendu* ? » Car présenter une liste avec plein de textes, c'est satisfaire encore à la logique de l'empilement et de l'œil ! Et elle va loin, cette logique. Saint-John Perse dans *Vents* la met à mal : il imagine une sorte de héros nietzchéen, « un homme [qui] s'en vint rire aux galeries de pierres des bibliothécaires », et qui, par son rire, fait souffler un vent nouveau, vient faire éclater ce syndrome d'empilement, un syndrome à la *Bouvard et Pécuchet* – si vous connaissez le livre de Flaubert. Certes on a eu raison depuis la Renaissance de faire une formidable et heureuse confiance au livre pour transmettre, à travers lui, toute l'aventure humaine ; mais il arrive un moment où ça tourne à la folie. Bouvard et Pécuchet, ce sont ces deux misérables qui vont de livre en livre, de savoir en savoir, sans jamais pouvoir faire autre chose

que les traverser et ne rien en déduire, ne rien en conclure et ne rien en recevoir. Désespérés à la fin, ils se mettent à les copier ! Ils sont dans le « copier-coller » déjà ! Comme eux, il y a des gens qui lisent des livres comme on peut enfiler des perles, sans que jamais les livres les touchent, les affectent. Donc ce n'est pas tant l'activité de lecture ni même la quantité de lecture ou la compétence lecture qui compte que ce dont la lecture est l'occasion : celle d'une méditation sur la condition humaine, d'un temps de recul et de sagesse. Aujourd'hui, vous le voyez bien, nous croulons sous les livres, ils sont l'objet d'une incroyable marchandisation, pris dans le circuit économique, il n'y en a jamais eu autant pour la jeunesse par exemple, mais quels livres avons-nous ? Même les manuels scolaires sont devenus très flatteurs pour l'œil. Or, plus on flatte l'œil, plus on bouche l'oreille. Et on ne lit plus fondamentalement. Les enfants au fond se moquent peut-être des illustrations séduisantes qu'on met partout dans les livres… Au lieu de leur donner de beaux livres (ce qui nous procure sans doute de la bonne conscience), on ferait bien mieux de leur raconter des histoires qui valent. Les histoires, le récit, c'est le grand déficit de notre temps, et peut-être de notre école. Aux jeunes professeurs qui font des tableaux, des grilles, qui cochent et remplissent, je dis : « Prenez le temps de raconter des histoires ! » Oui, les élèves ont besoin qu'on raconte. Quand on raconte, on s'adresse à quelqu'un, et celui qui est l'objet du récit se sent au fond engagé par l'oreille. « Raconter », c'est le titre que Catherine Chalier, une grande philosophe juive, donne à l'un des chapitres de son très beau livre que je vous recommande, *Transmettre de génération en génération,* livre qui m'a donné beaucoup à penser et qui pose des questions de fond sur les difficultés de notre temps. Il faut raconter ! Quand on a des petits enfants, on leur raconte des histoires, mais – vous allez me trouver sévère –, ces histoires, on ne fait que les lire. Il n'y a plus comme autrefois la grand-mère qui racontait une histoire qui

venait d'ailleurs que du livre. Car il faudrait que les enfants sentent que les histoires viennent d'ailleurs que des livres. Que fait-on la plupart du temps ? On prend un livre de l'« Ecole des loisirs » avec des illustrations très jolies et des histoires parfois discutables au sens où elles encouragent les personnages qui mettent en cause la loi : on demande aux enfants, aux élèves d'entrer dans la loi, et, dans toutes les histoires à la mode, ce sont les méchants qui sont séduisants ; les bons sont ridicules. On est dans une espèce de subversion subventionnée, labellisée, ce qui ne facilite pas l'entrée de nos jeunes dans un monde où ils doivent se structurer. Il faut leur redonner le sens et l'amour de la Loi. Levinas ne dit-il pas que « l'homme est serf par la racine et libre par la loi » ? La parole du père, comme celle de l'éducateur, est une parole qui donne la Loi. Et celle-ci n'est ni aliénante ni liberticide, elle est au contraire structurante et émancipatrice. Mais, plus grave encore, on lit des histoires et, une fois la lecture finie, on délaisse le livre, il est jetable en quelque sorte, il n'est ni mémorable ni mémorisable, parce qu'il y en a trop : un livre chasse l'autre ! Il faudrait que chaque professeur de lettres ait au fond *un* auteur, qu'il ait *un* texte majeur, et qu'il ait envie, chaque année, de le donner. Nous devons penser cette question de la raréfaction, plutôt que d'être dans un processus permanent d'accumulation : on éviterait ainsi le désinvestissement du désir qui est sans doute une des difficultés pour les jeunes d'aujourd'hui.

Un texte vital pour l'élève

Cette raréfaction exige sans doute une forme de sacralisation. Il faut donner des objets d'admiration, ne pas craindre d'être soi-même admirateur. Les professeurs de lettres, parfois ce ne sont pas eux qui sont en cause, c'est une certaine didactique qui leur a fait croire ça, se sont complètement coupés

de leur part sensible. A ce propos, il faudrait reprendre le livre de ma collègue Evelyne Martini ; elle prononce un gros mot là aussi : *Notre école a-t-elle un cœur ?* On ne peut, dit-elle, enseigner la littérature comme un ensemble de froids objets, à coups de prélèvements et de tableaux, sans jamais donner du sens. Donner du sens, ce n'est pas simplement donner le sens du texte, c'est étudier ce texte avec la conviction qu'il est vital pour l'élève à qui on s'adresse, élève qui doit entendre, par-delà ce qui est dit, quelque chose qui lui est implicitement adressé, intimement destiné. C'est tout l'enjeu des textes : qu'ils puissent résonner, avoir évidemment du sens pour ceux qui les abordent. D'où la nécessité de sacraliser un certain nombre d'entre eux et de les incarner aussi, bien sûr. Difficile, pour un professeur qui veut faire naître chez ses élèves une certaine forme de sagesse, de rester en retrait, de ne pas s'impliquer dans sa propre parole, de ne pas s'engager dans ce qu'il a à dire de l'homme et du monde. C'est cela qui est en jeu dans la lecture. Et si un jour il n'y a plus de livre, pour le faire exactement avec des livres, j'espère qu'on continuera à le faire d'une autre manière. Car notre responsabilité d'éducateur, ce devoir d'aînesse dont je parlais, demeure.



Il faut donc travailler à reconquérir l'oreille des élèves. Rabelais, dans un éloge paradoxal comme il aime en faire quelquefois, fait l'éloge du pantagruélion, cette herbe incroyable aux multiples vertus… On le lit toujours rapidement parce qu'on est dans la plaisanterie rabelaisienne. Or la première vertu du pantagruélion, c'est de déboucher les oreilles ! *Hamlet* aussi a des choses à nous dire. On sait qu'il y a quelque chose de pourri au royaume d'Elseneur, quelque chose qui ne se passe plus bien entre pères et fils. Et symptomatiquement comment

meurt le père ? Comment est-il assassiné ? Il est empoisonné par l'oreille ! Dans certaines éditions, vous avez une petite note qui explique qu'il s'agirait-là d'une espèce d'image baroque, un peu échevelée, et qu'on aurait pu tout aussi bien lui donner un poison directement par la voie orale. Mais ce choix voulu par Shakespeare est évidemment très symbolique : quelque chose chez le père s'est laissé progressivement empoisonner par l'oreille. Je transpose dans notre temps : l'instance paternelle aujourd'hui s'est peut être laissé empoisonner par l'oreille et du coup les fils vont très mal. Donc il faut reconquérir notre oreille afin d'échapper à ce second déluge qu'évoque Guillebaud, cette saturation généralisée dans laquelle nous sommes. Tout le rôle de l'école est d'offrir justement à l'élève ce qu'il ne trouvera jamais ailleurs, à savoir *une* parole, celle du professeur, qui lui parle d'*un* livre. Et quand il verra que ce livre compte pour le professeur, que cela a du sens pour lui, ce livre, il le lira. Contraint et forcé peut-être, mais en l'occurrence la contrainte a du bon, à la condition bien sûr de l'humaniser. L'injonction ne suffit plus, il faut l'accompagner ; aux élèves qui ont du mal à lire, il faut dire : cette semaine, on lit de tant à tant ; à présent je vous résume le passage… Il y a de fait un accompagnement à trouver selon les élèves. Mais, fondamentalement, ceux-ci liront d'autant mieux qu'ils verront que le livre, que vous leur demandez de faire l'effort de lire, est vital pour vous. Lorsque, en tant que responsable du théâtre au ministère, je rencontre un directeur de salle qui dit : « L'année prochaine, je programme Molière, *le Misanthrope*, parce que, vu la situation dans laquelle on se trouve, ce texte-là s'impose », son engagement me plaît. J'aimerais vraiment que les professeurs fassent comme lui. J'interroge parfois : « Pourquoi étudiez-vous ce texte ? – Parce qu'il est au programme, me répond-on. – Comment ça, au programme ? Le programme permet un choix très large… ». J'aimerais bien qu'on me dise : « J'ai choisi ce texte parce qu'il me

plaît et qu'il me parle, et que j'ai justement envie de parler à mes élèves avec ce texte-là, qui contient quelque chose d'essentiel pour moi, mais aussi pour eux ». J'aimerais qu'il y ait cet engagement. Aucun programme n'a jamais empêché un professeur d'être un bon professeur. Les programmes, et c'est un inspecteur général qui vous le dit, donnent une sorte de cadre général pour qu'on aille un peu tous dans le même sens, mais ils sont, en lettres en tout cas, suffisamment larges pour que chacun d'entre vous soit mis en responsabilité de savoir pourquoi il étudie tel texte plutôt que tel autre, et se dise : après tout, plutôt que Maupassant dont la vision de l'homme est épouvantable, je vais essayer Stendhal, qui a une autre manière de regarder le monde, d'y être et d'y jouer, je vais essayer Balzac…

Toujours dans la perspective « Plus d'oreille et moins d'œil », revenons à ce qu'on appelait autrefois la leçon de poésie. Je suis stupéfait qu'on ne donne plus de texte à appendre par cœur. Je l'ai fait pendant des années en khâgne : mes élèves chaque semaine avaient un texte à apprendre. Cela devrait être la règle dans toute classe de français. C'est une belle discipline que de mémoriser un texte, le B.O. nous y engage d'ailleurs. On met tout sur le disque dur de nos ordinateurs, mais on peut se retrouver un jour extrêmement démuni si toute notre mémoire est en dehors de nous ; qu'arrivera-t-il alors ? On sait bien que dans l'expérience extrême des camps, certains qui ont préservé leur humanité l'ont dû au fait qu'ils avaient assez de littérature en eux pour ne pas être déshumanisés comme on prétendait le faire avec eux. Il faut que nos élèves, qui ont tout dans le disque dur de leurs ordinateurs ou dans leur IPOD, apprennent des textes. La contrainte est sans doute nécessaire, à la condition encore une fois qu'on lui donne sens.

Vous imaginez de quelle mémoire, de quelle bibliothèque intérieure les élèves s'enrichiraient en apprenant un texte par semaine, et ce, pendant plusieurs années !
Il nous faut aussi recréer, je ne sais pas comment, du désert. J'ai en tête une deuxième image biblique après celle du déluge : celle des Hébreux, esclaves en Egypte, forcés de « briqueter des briques ». N'est-ce pas ce que nous faisons nous-mêmes ? Nous avons vocation à sortir d'Egypte, à nous dé-*livrer* – jouons sur les mots encore – de toutes les briques qui sont partout et qu'on empile dans les librairies, sur les rayons des bibliothèques, sans que personne au fond les lise vraiment ; et donc il faut aller au désert. Je ne suis pas du tout un spécialiste de l'hébreu, mais je me souviens qu'en hébreu le mot désert « midbar », c'est le même mot que le mot parler « medaber ». Dans l'anthropologie biblique, quand Dieu veut parler à ceux qui ont besoin de se refaire l'oreille (« shema » : écoute Israël), ça ne peut se passer qu'au désert. Comment retrouver un désert dans cette espèce d'Egypte qu'est devenue l'école aujourd'hui où nous « briquetons des briques » avec tous ces sites, tous ces DVD, tous ces livres ? Ce n'est pas facile, parce qu'on ne va pas, bien sûr, se mettre à concevoir des écoles-sanctuaires, totalement coupées du monde. Le désert est à créer par un climat de silence, d'attention, par la capacité du professeur à désigner un grand texte, à le faire émerger.

Reconquérir l'oreille : tout un travail ! Alors il y a des choses que l'on peut imaginer... Dans l'Antiquité, il n'y avait pas de livre mais la littérature ou les textes, on les disait. Comme inspecteur général du théâtre, je suis évidemment très attentif à tout ce qui se passe dans les classes théâtre : là, le texte passe par le corps, on le dit. Pédagogiquement, toutes les occasions sont à saisir pour délivrer les élèves

du seul rapport livresque au texte et leur permettre par des expériences de profération, par la parole, de se les approprier authentiquement. J'avais organisé, il y a quelques années à Villeurbanne, un colloque sur « Enseigner le théâtre au collège et au lycée aujourd'hui », et j'avais demandé à Olivier Py de prononcer la conférence d'ouverture, disponible depuis chez Actes Sud dans un petit livre au titre très shakespearien, *Cultivez votre tempête*. Un beau titre ! J'ai ce texte, je le laisserai à Marc Bouchacourt qui pourra le mettre à disposition. Le texte s'appelle « La parole comme présence à soi et au monde ». Il dit, c'est la première phrase de la conférence : « N'y a-t-il pas en vous comme en moi ce sentiment que rien n'est plus noble, que rien n'est plus nécessaire et substantiel que de parler à la génération qui vient ? » Moi qui vais beaucoup dans les classes, je vois des professeurs très sérieux faire une didactique incontestable sur laquelle je n'ai rien à dire, mais quand les heures de cours se succèdent sans discontinuer (et j'ai fait ça aussi une fois : suivre un élève du matin au soir), faut-il s'étonner que les élèves se mettent souvent en pilotage automatique parce que, à travers ce que nous leur enseignons, nous ne leur parlons pas assez ? Est-ce qu'il ne faudrait pas de temps à autre prendre un peu de recul par rapport à nos façons de faire ? J'ai bien conscience que c'est difficile, mais si nous désinvestissons cet engagement éducatif qui fait que, dans tout enseignement, il doit y avoir une parole, presque avec un P majuscule, eh bien, les élèves se mettent en pilotage automatique. Et certains professeurs parfois en font tout autant ! Ils sont ailleurs. Un jour, j'ai vu un professeur qui faisait des choses avec sa classe, les élèves cochaient dans tous les sens. A un moment, l'un d'eux qui commence à vibrer – c'était un magnifique texte – interroge : « Mais, Madame, ça veut dire quoi, ça ? » La réponse a fusé : « Tais-toi et coche ! » Le principal pourtant m'avait dit : « Elle est formidable, elle fait des tas de choses avec l'infirmière, elle

fait de la prévention, etc. » C'était une femme très généreuse sans aucun doute, mais en tant que professeur de lettres, dans son cours, elle n'y croyait plus. Donc elle faisait de la didactique, elle faisait ce que monsieur l'inspecteur avait dû lui dire de faire, des séquences tirées au cordeau ! Avait-elle conscience que sa générosité éducative, elle l'engageait ailleurs que dans sa responsabilité professorale, ailleurs que dans son cours de français ? Que l'infirmière ou le commissaire de police soit son partenaire pour des actions ciblées dans tel ou tel domaine périscolaire, pourquoi pas ? Mais pensait-elle encore à la littérature comme une excellente partenaire pour l'éducation et la sensibilisation de ses élèves ? Elle avait abdiqué. Et les élèves le sentent. Ils sentent si on a abdiqué, si on n'a plus rien à leur dire. Or, comme le dit Olivier Py, « Rien n'est plus nécessaire que de parler à la génération qui vient », fût-ce par la lecture à haute voix. « La langue haute, ajoute-t-il, n'est pas forcément solennelle, complexe, savante ou raffinée, elle est simplement plus certaine de pouvoir dire les mots qui sauvent… Cela commence par la lecture à haute voix, la lecture pour les autres ; et pour certains enfants, ce sera la première fois que leur voix s'élève ; je dois le dire encore, il faut que la gravité de cette phrase ne nous échappe pas car elle fonde la responsabilité de notre geste de transmission ; pour certains enfants ce sera la première fois que leur voix s'élève : ce n'est pas une métaphore ; ils s'adresseront pour la première fois à un auditoire plus grand, plus universel que leur alter ego et leur famille. Ils ont déjà crié, certains crient fort. Ils ont parlé fort dans les combats, mais leur voix ne s'est jamais élevée. Pour s'élever, elle va



commencer par s'élever au-dessus d'elle-même, au-dessus d'eux-mêmes, au-dessus de cette identité de trois sous. Elle va présupposer un auditoire plus grand, elle commence à tutoyer l'universel, elle s'aventure hors du temps. » Le livre nous a peut-être trop habitués à être dans la lecture silencieuse, livresque ; il faudrait que l'on retrouve la lecture à haute voix. La pédagogie des lettres peut avec bonheur puiser à la pratique théâtrale.

Aujourd'hui beaucoup d'écrivains vont dans les classes, des bons comme des moins bons. On m'a demandé « d'expertiser ces dispositifs partenariaux ». Cela ne fait jamais de mal à des élèves de voir un écrivain, mais enfin si c'est Balzac ou Stendhal qui se déplacent, je suis d'accord. Mais entendre un auteur à l'ego surdimensionné se célébrer lui-même en parlant d'un livre qui n'a d'ailleurs pas grand-chose à voir avec ce que les élèves ont envie de lire, je suis moyennement convaincu ; ce n'est pas parce qu'on rencontre un écrivain que… voilà ! Alors, plutôt que de gloser narcissiquement sur son livre, j'ai suggéré qu'on demande à l'intervenant en question de parler d'un livre qui l'a particulièrement marqué dans sa jeunesse, qui a compté pour lui. Les enfants dressent l'oreille, ils écoutent. Quelle que soit l'activité en somme, qu'elle tourne autour de la lecture ou de l'écriture peu importe, l'essentiel avec les élèves est de les sortir d'une forme de passivité devant le texte dont ils n'auraient qu'à décortiquer les figures de style, et de les engager par une parole forte à investir son sens, à découvrir combien une forme peut avoir de puissance à évoquer quelque chose de la condition humaine.

Parler à la génération qui vient

Je voudrais terminer en évoquant une belle citation de Freud, souvent rapportée par Albert Cohen ; elle dit : « Quand quelqu'un parle, il fait jour ». Je ne sais pas si vous vous souvenez du contexte. C'est dans *Leçons pour la psychanalyse*. Freud raconte qu'un jour il entend un enfant qui est dans une chambre, dans le noir ; le petit garçon, je crois, demande à sa tante qui est dans l'autre pièce contiguë : « Ma tante, parle-moi ». Et la tante de répondre ce que vous et moi peut-être aurions répondu : « Mais à quoi ça sert ? Tu ne me vois pas ». Tout ça est en allemand. L'enfant réplique alors avec ce mot d'enfant : « Wenn jemand spricht, ist es heller », il fait plus clair. C'est Albert Cohen qui dans une belle intuition de poète l'a traduit comme cela : « Quand quelqu'un parle, il fait jour ». Je crois au fond que c'est le programme de tout éducateur, de tout professeur, aujourd'hui, de réfléchir dans sa propre pratique à la capacité qu'il a encore de proférer une parole, de ne pas se laisser embrigader par tout ce que l'institution, les inspecteurs, les programmes, les dispositifs didactiques ont tendance à faire de lui, c'est-à-dire un exécutant de procédures juste bon à faire cocher des cases dans des livrets de compétences. Certes, c'est très utile de vérifier qu'un certain nombre de compétences sont, ou ne sont pas, acquises. Loin de moi l'idée d'ironiser sur l'évaluation ; elle est nécessaire. Mais, fondamentalement, ce n'est pas avec l'évaluation que l'on règlera les problèmes de l'école. Il y a un livre de Roland Gori que j'aime beaucoup ; intitulé *La folie évaluation*, il met en garde le monde moderne contre le risque de n'être plus qu'une agence de notation généralisée partout, tout le temps. Et l'école n'échappe pas à cette idéologie. Comme dit mon voisin de la campagne : « Ce n'est pas parce qu'on pèse le cochon toutes les semaines que ça va l'engraisser ! » Alors je veux bien qu'on évalue, c'est très sérieux l'évaluation, mais que cela ne nous empêche pas de

satisfaire à cette exigence première : « Quand quelqu'un parle, il fait jour. » Quand je m'adresse aux professeurs comme je le fais à présent devant vous, ils sont tout surpris : « Que nous l'a-t-on dit plus tôt ! » s'exclament-ils. Il faut se réengager dans notre responsabilité de parole. Il faut retrouver l'art de parler des textes avec justesse et ferveur, de les raconter et de les faire vivre ! Encore une fois « Quand quelqu'un parle, il fait jour ». Je n'ai évidemment pas de recette à vous donner, et surtout pas celle qui consisterait d'une façon démagogique à tout bouleverser ; je n'ai aucune admiration pour le modèle charismatique du *Cercle des poètes disparus,* où on voit un professeur qui renverse tout et qui monte sur les tables, ce n'est pas du tout mon modèle ! Un professeur qui respecte les programmes, qui prépare bien ses élèves au baccalauréat, a raison de le faire, parce que, s'il se contentait d'une transmission échevelée et tape-à-l'œil, il ne serait pas un bon professeur et les parents seraient obligés de confier leurs enfants à des officines privées. Donc il faut vraiment garder ce que nous avons à faire et le faire bien, humblement, consciencieusement. Mais si chacun fait comme il peut avec ce qu'il a et surtout ce qu'il est, il est essentiel de ne pas se laisser dévitaliser par tout ce que les temps et l'institution elle-même peuvent produire. Ne nous coupons jamais de cette source de la parole qui fait de nous d'abord des hommes et des femmes qui avons à transmettre le monde. La littérature et la lecture ne servent pas simplement à consommer du livre ; elles proposent des expériences humaines grâce auxquelles on peut apprendre à être un homme. Elles sont un chemin de sagesse.

Et puis surtout, je termine par là, prenons garde à ne pas être des transmetteurs de désespoir. « Quand le cœur de la jeunesse se refroidit, c'est le monde qui claque des dents » dit Bernanos. Un professeur ne doit jamais oublier, même lorsque

la littérature montre des bassesses, qu'il a à témoigner de l'espérance. En même temps que l'espérance, gardons aussi la foi en ce que nous enseignons. Si les professeurs ne croient plus à ce qu'ils enseignent, si les textes qu'ils transmettent n'ont plus à leurs yeux aucune nécessité, ni aucune urgence, – c'est la lettre de Rilke à un jeune poète –, l'école n'a plus grand sens. A chacun de vérifier pour lui-même où en est la nécessité qu'il a de transmettre ce qu'il transmet. Souvent on a choisi une discipline parce qu'on aimait cette discipline ; il ne faut jamais être infidèle à ses premières amours. Allons chercher du côté de l'amour et du désir quelque chose qui donnera sans doute des chances à notre parole d'être mieux reçue et mieux entendue !

Patrick LAUDET, inspecteur général de lettres



«Lire, cette pratique»,
pointe sèche sur cuivre,
6,8 x 7,4 cm s/BFK Rives.



SUZANNE AU BAIN

LE TINTORET

LES
YEUX
FE*RTI*
LES





Aujourd'hui à Vienne, au musée d'histoire de l'art (Kunsthistorishes museum) se trouve un tableau d'un peintre né à Venise en 1518, formé dans cette même ville où il ouvrit un atelier : Jocapo di Robusti, dit le Tintoret à cause du métier de son père, teinturier. Ce tableau n'est pas daté précisément : il a été réalisé quand le peintre était dans la trentaine, entre 1550 et 1560, après qu'il eut obtenu en 1547-1548 les commandes de deux grands tableaux de « scuole » qui lui ouvrirent d'autres commandes importantes à Venise, et avant l'obtention de la décoration de tout le cycle de la Scuola di San Rocco en 1564 qui l'occupa vingt ans.

Il s'agit d'une peinture narrative, c'est-à-dire l'illustration d'un récit avec le choix d'un épisode capable d'évoquer l'ensemble de l'histoire, pour celui seul qui la connaît. Comme le dit Daniel Arasse, « l'image sert à rappeler quelque chose, mais si on ne sait pas ce qu'elle dit, on ne l'apprend pas par elle-même.» [1] L'épisode est tiré de la Bible, dans le chapitre 13 du livre de *Daniel* qui raconte comment Daniel, jeune page à la cour de Babylone et jeune membre de la communauté juive en exil dans cette cité, au VIe siècle avant J.C., devint « grand aux yeux du peuple » (13-64) en empêchant l'injuste condamnation pour adultère d'une femme, Suzanne, obtenue par deux hommes d'âge à qui elle s'était refusée.

[1] Daniel Arasse, *Histoires de peintures*, Folioessais, p. 311




Le moment choisi permet de montrer une scène de genre à l'intérieur de l'histoire : femme au bain, ici un nu féminin à sa toilette, contemplé à son insu par des voyeurs (thème de la « pudeur surprise »). « Un jour Suzanne vint, comme les autres jours précédents (à midi, au jardin de son mari) accompagnée seulement de deux petites servantes, et comme il faisait chaud elle voulut se baigner ». Ce moment précède celui le plus souvent choisi par les peintres : le dilemme proposé par les deux hommes à Suzanne « surprise » seule. « A peine les servantes étaient-elles parties qu'ils furent debout et lui dirent en se jetant sur elle : « La porte du jardin est close, personne ne nous voit. Nous te désirons, cède et couche avec nous ! Si tu refuses, nous nous porterons témoins en disant qu'un jeune homme était avec toi et que tu avais éloigné tes servantes pour cette raison ».

Avec un tableau de 146 x 193 cm, la figure de Suzanne au premier plan, déportée à droite, est grandeur nature. Elle se trouve protégée par une double clôture qui organise l'espace. Devant elle une haie, sorte de paravent végétal orné de roses, qui par un brusque raccourci et changement d'échelle, courants chez le Tintoret, éloigne vers le fond des figures. Dans cet arrière-plan, parallèle au tableau, la clôture légère d'un jardin planté d'arbres avec une rivière où s'abreuvent deux cerfs et navigue une famille de canards. Ce paysage, paradisiaque, par une arche dans la clôture, ouvre encore sur un autre paysage calme.

Ces deux obstacles pour parvenir à la dame n'empêchent pas le spectateur de la contempler sans obstacle ! La figure principale, lumineuse entre l'arbre et la haie sombres, se détache sur la surface sans ride du bassin qui la sépare du spectateur ; la courbure de son dos est soulignée par l'arbre de droite (qui jouera un rôle dans le procès en permettant à Daniel de sauver Suzanne) et elle fait face à la haie au pied de laquelle s'appuie un miroir. Suzanne au bain, immobile, est présentée avec un double mouvement : un mouvement d'ouverture qui déploie le corps en une longue courbe sinueuse, depuis la nuque jusqu'au mollet de la jambe gauche vue par transparence dans l'eau du bassin et un mouvement de réunion, celui des deux bras sur la cheville de l'autre jambe repliée, dans la même direction que le regard vers le miroir. Le corps est construit par des contrastes : celui de la chair modelée par les parties éclairées et les passages d'ombre légère où ressort le blanc du tissu, souligné à son tour par un vêtement rouge assourdi posé en arrière ; celui de la nudité, avec quelques éléments luxueux : la coiffure raffinée et la boucle d'oreille, les deux bracelets dorés aux poignets, les accessoires de toilette argentés posés devant le miroir.

Dans le reste du tableau, Tintoret emploie un nombre limité de couleurs, des verts, des bruns, sauf deux taches rouges, les deux hommes qui épient Suzanne : « Il n'y avait personne, seuls les deux vieillards cachés étaient aux aguets » (13-16). C'est le moment où la scène de genre (cette figure de Suzanne au bain a d'ailleurs été « détournée » par la









publicité, détachée du reste du tableau pour promouvoir l'usage d'accessoires luxueux de la toilette féminine) devient une histoire narrative avec la présence masculine des deux hommes, cachés à chaque extrémité de la haie-paravent : l'un allongé dont le crâne chauve luit au premier plan, l'autre debout, éloigné par le raccourci perspectif à l'autre extrémité.

Le tableau montre ainsi trois façons de voir le nu féminin : ce que voient les deux hommes, ce que voit Suzanne, et ce que voit le spectateur. Ce que voient les deux hommes : rien dans le tableau, car ils sont absorbés par leur fantasme, leur désir de possession sexuelle (cela rend d'ailleurs le tableau

mystérieux pour celui qui ne connaît pas l'histoire). Tintoret condense deux moments du récit : « Les deux vieillards qui la voyaient tous les jours entrer pour sa promenade se mirent à la désirer. Ils en perdirent le sens… (13-10) » et ensuite le jour du bain, favorable à leur dessein. (13-15 à 18). Ce que Tintoret montre au spectateur : une femme nue à sa toilette, attentive à elle-même et, de ce fait, indifférente à ce qui l'entoure, sans coquetterie. Le spectateur voit Suzanne dans son intimité, sans voir ce que voit Suzanne et qui absorbe son attention, puisque l'image du miroir lui est cachée, de même que le miroir du bassin ne reflète pas le corps, décevant d'ailleurs quand le regard se met à détailler les parties : la tête trop petite, le bras masquant la poitrine, le sexe représenté comme dans les statues de marbre. Un regard actuel conseillerait un régime à la dame.

Alors que son corps est exposé, ce que voit Suzanne est caché : c'est son intimité. Arasse l'étudiait dans le tableau de Vermeer : *La Dentellière*. « L'intimité est impénétrable au regard et à la connaissance d'autrui, écrit-il, réservée à celle-là ou celui seul qui en est le lieu. C'est cette inaccessible sphère que la peinture rend publique en la représentant, mais qu'elle préserve dans la présentation qu'elle en fait. […] Vermeer met [le] spectateur à distance et, tout en donnant à voir au plus près cette jeune femme concentrée sur son activité privée, il constitue son intimité comme un inaccessible « privé dans le privé ». [2]

Tintoret a réalisé une autre version du même moment de ce récit, aujourd'hui au Louvre, à comparer avec d'autres tableaux, antérieurs comme celui d'Altdorfer, ou postérieurs, du XVIIe : Rubens, Rembrandt, Artemisia Gentileschi, au XXe : Picasso.

● **Jacques PHILIPPE**

[2] Daniel Arasse, *Le Détail*, Détail 8 : un fil de dentellière, Champs/Flammarion, p. 299





CINÉ CLUB

TRAVAUX D'ÉLÈVES

VOYAGES



collè·
ge

LE SEPTIÈME SCEAU

Film d'Ingmar Bergman, prix spécial du jury au Festival de Cannes 1957. Le récit se déroule au XIVᵉ siècle.

De retour des croisades, dans un pays ravagé par la peste, le chevalier Antonius Blok croise sur une plage déserte la Mort, qui vient le chercher. Pour s'accorder un délai, le chevalier entame une partie d'échecs avec cette dernière. Ayant perdu la foi, celui-ci se trouve alors engagé dans une quête métaphysique. Il s'agit autant d'obtenir des réponses sur Dieu que de trouver un sens à sa vie. Ipso facto, il adopte une attitude différente de celle de son écuyer Jöns, incroyant et désabusé. L'omniprésence de la Mort permet à Bergman de décliner différentes attitudes existentielles. Ainsi verra-t-on représentés tour à tour une foule pénitente, des villageois superstitieux, un comédien désinvolte ou encore un ancien séminariste matérialiste. Bergman privilégie l'exploration de quatre personnages, à qui il donne une véritable épaisseur, qui ne sont pas réductibles à des types.

Néanmoins :

- on pourra voir s'incarner en l'écuyer Jöns, du fait de son athéisme, une lucidité qui le préserve du fanatisme. Il fait ainsi figure d'humaniste lorsqu'il propose de sauver une jeune fille accusée de sorcellerie. Cependant, l'« indifférence au ciel » de l'écuyer, selon ses propres mots, le conduit à quelque mépris de l'existence, parfois à l'orgueil.
- L'agnosticisme actif du chevalier semble sur ce point préférable. Blok accepte l'angoisse existentielle pour regarder la mort en face. Si ses questions sur Dieu demeurent sans réponses, le chevalier parvient, malgré la brièveté du délai que lui accorde sa partie d'échecs avec la Mort, à produire un acte qui a un sens. Paradoxalement, dans le silence divin, c'est l'absence de communication qui rendra possible la communion : en effet, en donnant sa vie pour éloigner la Mort d'une famille de comédiens, Blok accomplit un geste christique.
- Enfin, le couple de comédiens et leur enfant Mikael illustrent le refus bergmanien du manichéisme. En effet, bien que la Mort les guette, ceux-ci se détournent des morbides préoccupations des villageois et continuent de prendre goût à la vie. Ils se font ainsi les témoins de ce qu'il y a de bon ici-bas. À travers eux est préservée la possibilité du bonheur.

DES ATTITUDES EXISTENTIELLES

Antonius Blok : le questionnement

Le premier exposé de la position de Blok a lieu au moment de la confession. D'emblée, il confie au prêtre, qui est en fait la Mort, que son « cœur est vide ». La croisade lui a fait perdre la foi en Dieu. Cette perte de la foi semble avoir pour origine, non pas le Créateur, mais bien ses créatures. C'est la méchanceté humaine qui fait douter de la possibilité de la bonté divine. Dès lors la Mort s'interroge : pourquoi un homme pris de dégoût pour ses frères souhaite-t-il continuer à vivre en entamant la partie d'échecs ? Il y a deux raisons pour lesquelles Blok s'accorde un délai : la connaissance de l'existence de Dieu ; la possibilité d'actes sensés ici-bas.

Tout d'abord, ce que Blok ne peut admettre est de quitter ce monde sans savoir si Dieu est. Son cœur étant vide, ce sont des preuves que le chevalier exige. « Je veux savoir. Pas croire ». C'est dans l'angoisse de la mort que la question de l'existence de Dieu prend tout son sens. La vie ne peut avoir de sens si Dieu n'existe pas. Refuser l'interrogation semble la pire solution aussi bien à Blok qu'à la Mort qui, par expérience, sait la douleur des morts confrontés aux ténèbres alors qu'ils ont vécu sans cette pensée. Il faut donc chercher une preuve de l'existence de Dieu avant de quitter cette terre. En attendant une réponse, Antonius Blok se donne une deuxième piste : « Je veux utiliser ce délai à quelque chose qui ait un sens ». Dans l'hypothèse d'une réponse négative sur l'existence de Dieu, il faut envisager de trouver un sens dans ce monde.

Or c'est au contact de Mia et Jof, ainsi que de leur fils Mikael, que Blok renonce à son mépris du genre humain. L'atmosphère du film change pour cette séquence : l'image est plus claire, la parole apaisée, la musique, celle de la cithare de Jof, plus douce et Blok, aux dires de Mia, n'a plus l'air si

grave. Le chevalier peut alors reprendre la partie d'échecs en souriant et même en riant du tour qu'il a joué à la Mort. Le partage de plaisirs simples, des fraises sauvages et du lait frais, rappelle à Blok que la vie peut avoir du goût comme elle en a eu avant son départ pour la Terre sainte avec sa bien-aimée. La vie a du sens, ici, quand elle a de la saveur. Mais c'est dans le sacrifice que la vie prend son sens, entendu cette fois comme ce qui justifie l'existence. Blok, détournant l'attention de la Mort en faisant semblant de tricher, puis en acceptant de perdre la partie, permet à la famille des comédiens de s'enfuir et d'échapper au trépas qui guette Mikael.

Durant ses dernières heures de vie, Blok ne parviendra pas à la connaissance. Le diable ne répond pas plus présent que Dieu. La Mort elle-même ne sait rien au sujet de Dieu. « Ô Dieu, Toi qui es quelque part, qui dois être quelque part, sois-nous miséricordieux », telles sont les dernières paroles de Blok. La connaissance métaphysique de Dieu paraît être une illusion. Mais Dieu « doit » exister car son inexistence serait immorale. Bergman, si critique envers la religion et ses dérives, semble reconnaître le bien-fondé du postulat de l'existence de Dieu, tout en rejetant la possibilité de preuves.

Jöns : la prison solipsiste de l'athéisme ?

« Voici l'écuyer Jöns : il nargue la Mort, ricane du Seigneur, se rit de lui-même et sourit aux filles. Son monde n'existe que pour lui. Ridicule à tous, même à lui-même, insensé sous le ciel, indifférent à l'enfer. » Ce n'est pas seulement Dieu et son royaume qui n'ont pas de sens pour l'athée mais tout ce qui existe. Sans la foi ni sa recherche, la solution est le cynisme. Ainsi Jöns tient-il ces propos, avant de rire, à la fille qu'il vient de sauver : « J'aurais pu te violer mais, entre nous, je suis las de cette forme d'amour ». Même dans ses bons actes, l'écuyer refuse de voir du sens. « J'aime donner des

conseils, car je suis un érudit ». Rejeter tout l'Evangile qu'il qualifie de « fable » assure à l'écuyer une forme de position d'homme éclairé dans laquelle il se complaît. Ce n'est pas tant par conviction qu'il refuse de croire que par égoïsme. Parce que son moi l'emporte, parce qu'il aime se croire sage, Jöns défie le Ciel. Ces dernières paroles témoignent de son orgueil quand il s'adresse en ces termes à son maître priant : « Des ténèbres [...] où nous sommes tous plongés, il n'y a personne pour entendre ta plainte [...] J'aurais pu purger tes soucis d'éternité en te donnant une herbe. Mais quel triomphe de se sentir vivant jusqu'au bout ! » Il jouit de tenir son défi jusqu'au bout. Bien qu'il soit en face de la Mort, Jöns s'admire, lui qui a le courage de ne pas demander d'aide. Son existence, il semble ne la devoir à personne et aime « se sentir vivant » sans que personne l'aide pour cela. [...]

L'APOCALYPSE

Dans l'*Apocalypse*, Jean explique qu'il a lu un livre scellé par sept sceaux. Le dernier, le septième sceau, est celui qui permettra de découvrir le mystère de la révélation de Dieu. Seul l'Agneau (le Christ) peut briser ce sceau qui vient après six autres, les cinq premiers symbolisant les fléaux dont est accablé l'homme (pouvoir, violence, faim, peste, mort). « Et lorsque l'Agneau ouvrit le septième sceau, il se fit dans le ciel un silence d'environ une demi-heure ». Le film a les mêmes thématiques (Dieu et les fins dernières) et un traitement comparable par sa poésie. *Le Septième Sceau* rejoint le texte de saint Jean : Bergman fait également de l'eschatologie un objet esthétique.

LE JEU DANS *LE SEPTIÈME SCEAU*

Lorsque dans la première scène du film, la Mort apparaît à Antonius Blok, le silence se fait. Le bruit des vagues s'interrompt ; il ne reprendra qu'après la disparition du funeste messager. Ainsi l'*agôn* [1] tragique du chevalier se trouve-t-il inscrit dans une temporalité distincte de celle de son voyage : le jeu mortel dans lequel celui-ci est engagé se déroule sur un autre plan.
La partie d'échecs qui procure à Blok son répit est un thème emprunté à l'imagerie médiévale : d'après les dires de Bergman lui-même, l'inscription de celle-ci au seuil de son récit lui aurait été suggérée par une fresque peinte au XVe siècle par Albertus Pictor, où l'on voit précisément représentée la Mort jouant aux échecs. Le jeu d'échecs peut être interprété comme une allégorie de la situation de Blok : deux puissances s'y font face, deux forces dont l'antagonisme est symbolisé par l'opposition des couleurs, fidèle à l'esthétique du film. À l'occasion de cette première scène, la Mort se trouve étroitement associée à la couleur noire, non seulement par l'adoption des pions noirs, mais aussi par un plan noir, sorte de traversée symbolique de la Mort, lorsque celle-ci, s'approchant du chevalier, déploie sa cape.

Mais il semble qu'en des sens distincts, tous les personnages trouvent dans le jeu une réponse à la question de savoir comment faire face à la mort. Ainsi l'écuyer Jöns semble-t-il bien jouer, lorsque devisant avec un peintre de fresques sinistres, il dessine sa propre caricature et la commente en ces termes : « Voici l'écuyer Jöns : il nargue la Mort, ricane du Seigneur, se rit de lui-même et sourit aux filles. Son monde n'existe que pour lui. »

[1] agôn : jeu, lutte, compétition

La solution donnée par Jöns à l'angoisse existentielle est celle de la dérobade : sorte de dilettante blondélien, « bouffon devant l'Eternel », il se constitue comme spectacle pour lui-même. Ivre, le picaresque compagnon du chevalier, parlant de lui-même à la troisième personne du singulier, joue sa vie en un sens tout différent de celui en lequel Blok joue sa vie : celui-ci la parie, celui-là la met en scène. Dans l'attitude esthétique de l'écuyer, le jeu devient un moyen de fuir la question du sens de l'existence.

Au jeu de l'écuyer répond celui du comédien Jönas, personnage grotesque qui semble se perdre avec son plein sérieux dans ce qui n'est pour Jöns qu'une insouciance de façade. Celui qui transpose dans sa vie la mascarade et ne craint pas de feindre la mort devant le forgeron qu'il cocufie est toutefois rattrapé par la réalité. Par quelque ironie tragique, c'est alors même qu'il se relève de sa mort théâtralisée que la Mort vient le cueillir, lors d'une scène qui ressemble fort à une farce médiévale. Son trépas burlesque survient sans qu'il ait pris le temps de s'interroger sur le sens de son existence. Sa protestation est non moins ridicule : avant de quémander une absurde petite minute à son bourreau, Jönas affirme qu'il n'a « pas le temps » de mourir, invoquant de vains motifs, tentant à toutes forces de se raccrocher aux engagements terrestres qu'il avait jusqu'alors négligés, comme le lui fait remarquer la Mort, qui n'a cure des préoccupations humaines.

L'ART DANS *LE SEPTIÈME SCEAU*

L'univers de la comédie, dans *Le Septième Sceau*, est à la jonction de deux thèmes majeurs du film : celui du jeu et celui de l'art. Le contexte historique choisi par Bergman et l'esthétique qui y est liée confèrent une place de choix à une expression artistique apparue au XIVe siècle : la Danse macabre, dont on peut penser qu'elle fournit la matrice même du film.

La Danse macabre met généralement en scène des spectres ou d'autres figures allégoriques de la mort entraînant avec eux des êtres humains. Ce type d'expression artistique insiste sur l'indifférence de la mort aux hiérarchies humaines. Ainsi verra-t-on souvent représentés, par exemple, marchant à la file derrière des morts, des ecclésiastiques de rangs inégaux.

Dans *Le Septième Sceau*, l'on rencontre au moins deux danses macabres, encore que l'on puisse voir l'ensemble du film comme une Danse macabre :

- La fresque du peintre que rencontre Jöns pendant que Blok est au confessionnal est une Danse macabre. Représentée, la mort est mise à distance. Le peintre, semble-t-il, entend la ridiculiser : son rire la transforme en une parade burlesque. Pourtant, pendant que le peintre s'en amuse, l'écuyer, sous l'effet d'une vision insupportable, détourne les yeux. Le peintre se félicite de la peur qu'il est parvenu à causer. Cette scène illustre l'ambiguïté du rôle de l'art dans le film : l'art se fait divertissement pour l'un, avertissement pour l'autre. Il associe des pouvoirs contraires, cache et révèle ce qu'il montre. Mais cette fresque a aussi une valeur programmatique et proleptique : elle représente par avance la procession des pénitents et l'agonie du pestiféré, à laquelle assistent par la suite les voyageurs, dans la forêt.

- La vision de Jof, à la fin du film, où l'on retrouve les voyageurs marchant à la suite de la Mort. L'image réactualise l'une des caractéristiques essentielles de la Danse macabre : elle montre que la mort est aveugle aux hiérarchies humaines, égalise tout sur son passage.

Mais la principale figure d'artiste, dans le film, est celle de Jof, comédien, musicien, jongleur. Itinérant, comme ses comparses Jonas et Mia, il semble peu adapté au sédentarisme. Dans un village où il donne une représentation, il est maltraité par les villageois, qui le forcent à danser, à « faire l'ours ». Un gros plan est fait sur le visage de Jof pour signifier son incrédulité à l'idée qu'on lui puisse vouloir du mal. L'artiste dont Bergman fait le portrait à travers Jof est donc un être vulnérable et naïf, à qui le spectacle, la chanson et la danse sont comme des œillères à la méchanceté et à la misère, à la violence et à la maladie, qui sévissent dans le monde. À l'isolement spatial de la famille de saltimbanques fait donc pendant une douce cécité au mal. Dans *Le Septième Sceau* tout se passe comme si l'art consolait de la vérité. Jof semble en effet trouver quelque beauté au mensonge, insiste bien peu pour que l'on croie ses visions : sans doute qu'elles soient vraies ou fausses ne change-t-il pas grand chose à ses yeux. Ainsi l'art éclipse-t-il la réalité.

La représentation donnée par la troupe témoigne encore de cet aveuglement : précédant la procession et l'appel à la repentance du moine pénitent, la pièce des comédiens donne de ses propos eschatologiques une parodie par anticipation, chantant la geste triviale du diable sur fond de chorégraphie grotesque. Et tandis qu'est évoqué l'enfer, Jonas conduit au péché d'adultère la femme du forgeron.

Dans *Le Septième Sceau*, la recherche de la vérité semble donc rendre l'individu malheureux. À ce titre, toute la grandeur romantique d'Antonius Blok consiste dans son obstination à rechercher la vérité en dépit des tourments qu'elle lui amène : le sublime consiste alors dans la représentation de la solitude du philosophe qui se dresse face à l'absurdité du monde tandis qu'autour de lui l'on s'étourdit en de rieuses parades pour l'occulter, pour n'y pas penser, pour être heureux malgré la réalité. Mais factice, la parade finira bien par s'immobiliser en une danse macabre.

Antoine GAILLEMAIN, Thibault de SALLMARD,
élèves de khâgne, Lyon

ARTS PLASTIQUES

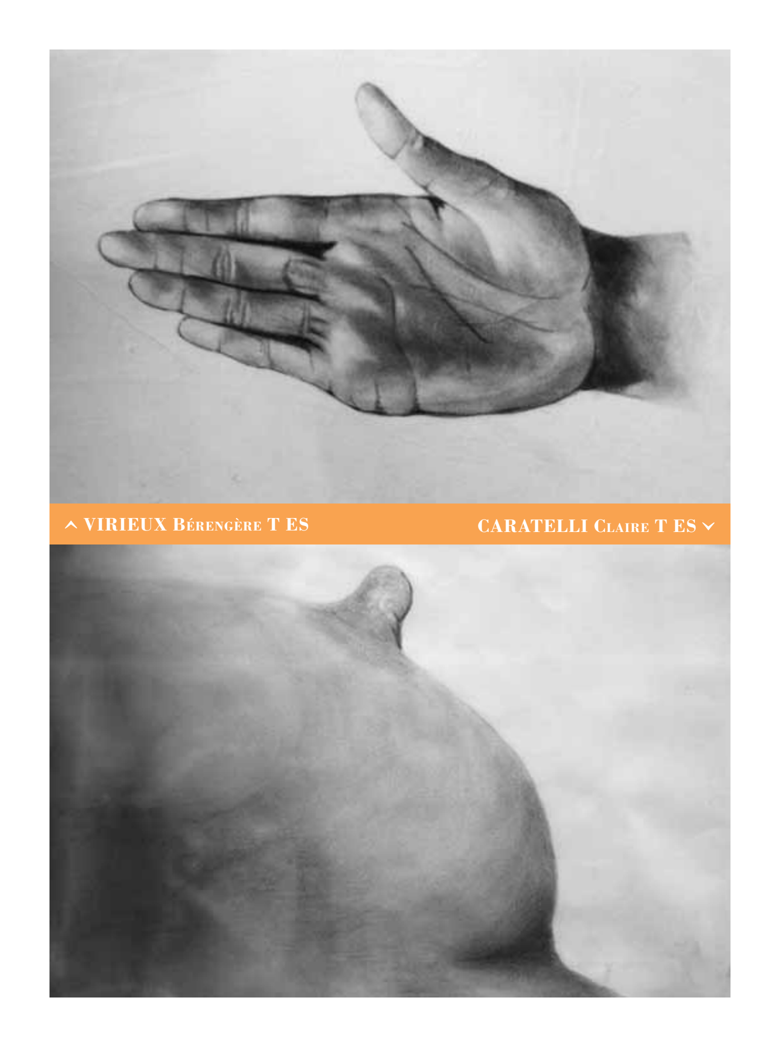
C'est par le détail que l'on approche le tout...

Classes de La Verpillière, crayon à papier.



^ DE VITA Pia, TS

MONTAZEAU Amandine TS ˅



^ VIRIEUX Bérengère T ES

CARATELLI Claire T ES ⌄

La 1ère L de Lyon à Chartres



VOYAGES



CHARTRES
2012

Selon une tradition qui fut instaurée par Colette Douet et Jacques Philippe, la première L voyage toutes les années avec ses professeurs de français et d'histoire-géographie, auxquels s'ajoutent d'autres professeurs ou adultes au fil des années. Que de souvenirs ! De Naples à Manosque et Ganagobie, sur les pas de Jean Giono, à Marseille… l'an dernier à Venise… Mais cette année nous avons fait le bon choix de la ville de Chartres, adjoignant à la découverte culturelle la rencontre avec un poète, auteur-compositeur de chansons.

Par un frileux jour de novembre, la semaine après les compositions, nous prenons le TGV, puis le TER pour Chartres, après une épique traversée de Paris en métro. Heureusement Philippe Fortin est un guide remarquable, formé à l'accompagnement de « Petites Ailes » éperdues … qu'il ne perd pas !

A Chartres nous attend le Centre œcuménique, ravissante petite maison au pied de la cathédrale ; nous sommes reçus chaleureusement. Les élèves découvrent la vie de groupe, les joies du service, de la vaisselle en commun. La disposition agréable des lieux permet d'organiser une

« soirée des talents », elle aussi traditionnelle. La classe de L, en effet, est particulièrement attachante parce que s'y côtoient de nombreux artistes : ainsi avons-nous eu droit à des chansons et des instrumentistes remarquables, une danse flamenco, un jeu étonnant qui nous a mystifiés, un sketch parodiant la dernière scène de *Ruy Blas* que nous venions d'étudier, et d'autres prestations que je ne peux toutes mentionner. La visite de la cathédrale, guidée par une excellente conférencière, a été aussi un grand moment, suivie plus tard de l'office des Vêpres dans la crypte. Le matin même nous avions visité le Centre du Vitrail, découvrant cet art particulier, son évolution dans l'histoire jusqu'aux créations contemporaines ; dans un atelier pratique les élèves ont pu manier le diamant et tailler tous les morceaux de verre qui leur sont tombés sous la main !
Un très bon temps donc entre nous, chaleureux, plein d'amitié et de rencontres, de culture, et de sourires partagés. Rien ne vaut la vie en commun pour se connaître et s'apprécier !

Reste à évoquer un beau moment d'émotion, à la fois littéraire, musicale et spirituelle : notre rencontre avec Marina Poydenot, religieuse dans la Communauté du Chemin Neuf, poète, auteur-compositieur, et professeur d'écriture

sainte. Les élèves ont été très touchés par certains de ses poèmes, découverts en classe auparavant. Ils ont partagé leur émerveillement avec Marina, elle-même émue de les entendre lire, ou dire, le passage qui avait de l'importance pour eux, et expliquer les raisons de leur choix. Dans l'apprentissage parfois austère des techniques littéraires, il est bon de laisser aussi parler le cœur et la sensibilité ! Bonne musicienne, Marina nous a interprété plusieurs de ses chansons, avant que nous ne chantions tous ensemble l'*Hallelujah* de Jeff Buckley.

A vous maintenant d'entendre la voix de cet écrivain sensible et attachant.

● **Brigitte CAZEAUX**



Allégeance au ciel

J'aurais voulu être noire
gitane
et juive.
Je suis née pâle,
française à l'épaule mince,
à la mauvaise conscience.
Si j'ai erré, c'est dans les rues de Paris
et jusqu'au fond de l'âme,
exilée même de l'exil.
C'est là que le Gitan de l'âme,
le Noir,
le Juif,
le vêtu de blancheur céleste,
m'a trouvée et m'a dit «suis-moi».
Depuis lors je voyage,
cheminot du neuf
dans la manne des mots,
pour prêter allégeance au ciel
de chaque visage.

FREIBURG

décembre 2012

Impressions de voyage sous forme d'interview

« Alors, ce voyage à Freiburg ?

– Nous avons d'abord fait, à pied, le tour de la vieille ville (1 km^2) avec un guide allemand qui, heureusement, parlait français ! Nous n'avons commencé l'allemand qu'en septembre ! Ce qui nous a le plus plu ? Certainement, sur la *Münsterplatz*, place de la cathédrale, le marché de Noël et le marché aux victuailles. Mais le célèbre restaurant *Martin's Bräu* avec ses cuves de distillation de la bière nous a aussi impressionnés ; le repas y était succulent : félicitations au chef !

– Un musée ?

– Oui, celui de la ville, qui montre à quoi ressemblait Freiburg autrefois, avec son château fort, et qui explique aussi la construction de la cathédrale (Münster), avec des poulies.

– Il y a un stade à Freiburg ?

– Bien sûr ! D'ailleurs, le SC Freiburg est un club de foot très réputé pour son niveau. Nous sommes montés dans les tribunes, c'était magique ! Nous avions tout le stade pour nous !

– Et ce quartier Vauban, qu'est-ce que c'est ?

– Un quartier écologique : on y produit l'énergie par des panneaux solaires ; on y croise beaucoup de cyclistes, mais peu de voitures ; il fait bon s'y promener…

– Une conclusion ?

– Si jamais vous faites un tour en Allemagne, passez par Freiburg ! Nous avons hâte, vous l'avez deviné, de faire un prochain voyage pour découvrir d'autres villes et pour approfondir nos connaissances sur ce pays dont nous apprenons la langue.
Tschüss !

● LES ÉLÈVES DE 4ᴱ LV2 DE LYON

Voyage en Turquie

du 23 février au 2 mars 2013



Le groupe Saint-Irénée devant la bibliothèque antique d'Ephèse

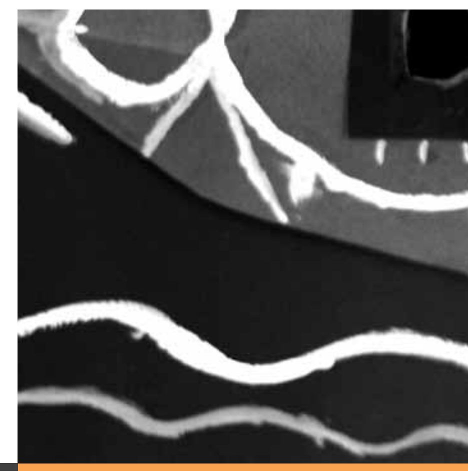


TEAM MARISTE AU LYON URBAN TRAIL





Quelques-uns des 21 coureurs
du Team MARISTE qui ont rejoint
la ligne de départ de l'édition 2013.
Parmi eux, Isabelle Dumont,
professeur de SPC et Brigitte Genthon,
secrétaire, Romain Joubert,
Pierre Fauque, Antoine Millot
et Mathieu Jenny, professeurs d'EPS



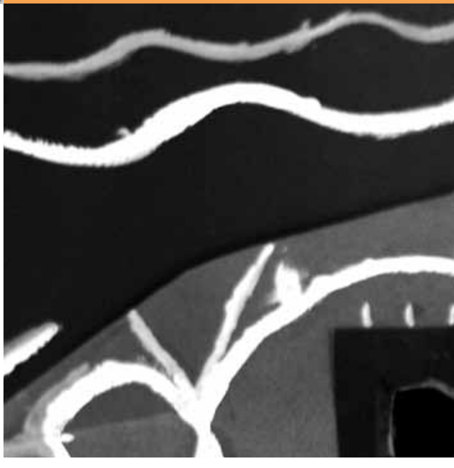


IN MEMORIAM

LYON

LA VERPILLIÈRE

CARNET



nou vel·les

FRANÇOIS NAVARRANNE



François Navarranne, président de l'Association familiale de gestion, est décédé des suites d'une maladie longue.
Ancien élève des maristes à l'externat Saint-Joseph de Toulon où il avait eu comme professeur le père Bernard Thomasset, aujourd'hui régional de France des pères maristes, il était donc, par son éducation, par sa fonction de président de la commission de Fourvière, où les premiers pères maristes firent le vœu de fonder une Société en l'honneur de la Vierge, tout tourné vers Marie. Nous donnons quelques extraits de l'homélie prononcée par le père Jérôme Billioud en la basilique Notre-Dame de Fourvière lors de ses funérailles, le 29 avril 2013.



Chers Amis, mes Frères,

Comment ne pas évoquer avec François et pour lui, Charles Péguy et *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* ? L'espérance aime ce qui sera …. Petite fille de rien du tout qui fait marcher les deux autres et qui les traîne… Et les deux grandes ne marchent que pour la petite.

[…] Dans l'Evangile nous avons entendu Jésus dire : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » […] Jésus ne dit pas qu'il est au bout du chemin, il ne dit pas qu'il est le terme de la route, il dit simplement qu'il est le chemin. C'est stupéfiant ! Même si la route est incertaine, même si elle est obscure et tordue, non seulement Jésus se tient avec nous, mais il est cette route, ce chemin ! « Je ne crains aucun mal, ton bâton me guide et me rassure » dit le psaume.

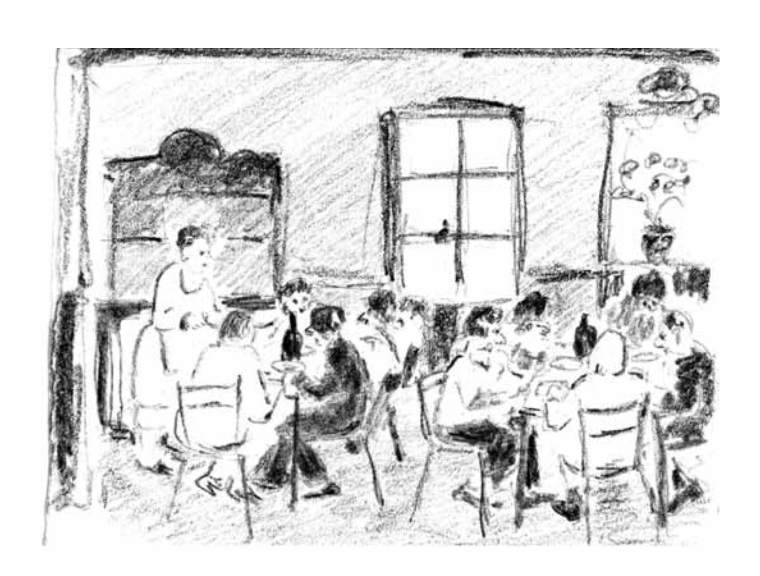
[…] François, tu as été jusqu'à l'extrême de tes forces, sans te plaindre et en communiquant ta joie. Alors, oui, peut-être as-tu appris à mourir tout au long de ta vie et plus encore ces dernières années, et durant ces derniers mois de combat contre la maladie. Pour tout cela, la réponse la plus juste que tu sembles formuler, c'est bien celle-ci : « Non, je n'ai pas appris à mourir, je n'ai appris qu'à vivre ! »

Vivre et aimer, c'est tout un ! Tu n'étais pas un homme de réseaux, pourtant tu avais tout pour l'être. Tu aimais les rencontres, celles qui modifient quelque chose d'une vie et qui la rendent belle. Tu as mené une carrière professionnelle, associative, de haut niveau. Tu étais un homme de convictions fortes reçues dans ta famille et magnifiquement assumées. Aimer, c'est servir. Tu étais un homme d'amitié et un serviteur. Tu avais beaucoup d'amis que tu as su rendre heureux. [...]
Au cœur de ta jeunesse, un pape venu de Pologne sut rassembler et illuminer tout ce que tu croyais et de Dieu et de l'Eglise et de la France. Une phrase du bienheureux Jean-Paul II peut tout résumer : « France, fille aînée de l'Eglise, éducatrice des peuples, qu'as-tu fait des promesses de ton baptême ? » Voilà ton beau combat, celui du chrétien qui veut être saint ; et la sainteté, ce n'est pas la perfection, mais c'est marcher vers le Christ ; et pour cela, il nous rejoint.

MARIE-PAULINE GERBOULLET

24 avril 1922 - 4 octobre 2012

Très attachée à « son » école, comme elle aimait à le dire, Mme Gerboullet assura pendant plusieurs années à La Verpillière, avec beaucoup de gentillesse et de dévouement, le service des professeurs au réfectoire. Pour la remercier, J-B Fusaro, ancien professeur d'arts plastiques également à La Verpillière, lui avait offert ce dessin qui la représente, daté de Noël 1985.



A.P.E.L.-Association familiale

26 janvier-6 avril
Réunions des parents correspondants du collège

19 février-28 mai
Réunions des parents correspondants du primaire

Animation spirituelle

9 janvier
Lancement de la préparation à la Première communion

19 janvier
Rassemblement des confirmands du diocèse

9 février
Marche des pères de famille, de Chasselay à Fourvière ; thème de l'année : « Le père et la transmission de la foi »

13-14 février
Messes des cendres pour le primaire et pour les lycéens

16 février
Retraite spirituelle des garçons de 4e

17 février
Retraite spirituelle des filles de 4e

20-22 février
Pèlerinage des 5e à Lourdes ; retraite des élèves de khâgne à Saint-Jodard

16 mars
Retraite de Profession de foi pour les garçons de 3e

17 mars
Retraite de Profession de foi pour les filles de 3e ; retraite des confirmands pour les lycéens

26 mars
Au lycée, opération « bol de riz » au profit de l'école Sainte-Christine à Kinshasa

28 mars
Célébration du Jeudi saint

29 mars
Célébration du Vendredi saint, participation au chemin de croix des jeunes du diocèse vers Fourvière ; en primaire, opération « bol de riz » au profit de l'association « Enfants du Népal »

3-5 avril
Retraite des élèves de CE 1 à Pradines

4-6 avril
Session inter-établissements maristes de La Neylière consacrée aux effets des nouvelles technologies et réseaux sociaux sur la transmission des savoirs et les relations élèves/adultes

10 avril
Journée de retraite au Chatelard pour les élèves se préparant à la Première communion

11 avril
Journée de témoignage chrétien et office de réconciliation pour les collégiens

13 avril
Première communion à l'église Saint-Paul

6 mai
Dernière étape du chemin de Saint-Jacques de Compostelle pour des élèves de seconde avec T. Tordoir et C. Gonzalès

8 mai
Retraite des confirmands

7-12 mai
Pèlerinage des 3ᵉ à Assise

12 mai
Cérémonie de Confirmation

25-26 mai
Pèlerinage des 6ᵉ à La Salette

30 mai
Sacrement de réconciliation

3-8 juin
Pèlerinage à Lourdes au service des malades pour 150 élèves de seconde

8 juin
Profession de foi des 3ᵉ à la cathédrale Saint-Jean

11 juin
Soirée des catéchistes du primaire

19 juin
Conseil pastoral pour l'ensemble de l'établissement

2-4 juillet
Célébration de la Fête-Dieu pour les classes du primaire

Conférences, interventions, réunions

14 janvier
« La question de l'éducation affective, relationnelle et sexuelle des adolescents » par Thierry Veyron-Lacroix

17 janvier
Réunion d'information sur l'orientation pour les parents et élèves de seconde

22 janvier
« Dialogue œcuménique » entre le cardinal Philippe Barbarin et Michel Evdokimov, archiprêtre de l'Archevêché des Eglises orthodoxes russes en Europe occidentale, sur le thème : « Au cœur de l'Eglise, le don de l'eucharistie »

22 janvier
Réunion sur l'orientation pour les parents et élèves de 3e

14 février
Réunion d'information sur le choix des langues et options en fin de 5e

21 février
« La gouvernance, en période de crise, d'une PME familiale » par P. Tholin, PDG d'Electricfil

25 mars
« Les méfaits des drogues sur la vie en société » par Marie-Françoise Camus

18 avril
Réunion d'information pour l'entrée en 6e

27 mai
« La famille et la foi » par Mgr. Batut

Echanges internationaux

Allemagne

Avec Berlin
8-18 mars : séjour des Français

Avec Bochum
13-22 mars : accueil des Allemands à Lyon ; séjour des collégiens français en Allemagne du 12 au 21 avril

Avec Werne
12-22 mars : accueil des correspondants allemands à Lyon ; séjour des collégiens français à Werne du 12 au 22 avril

Sejour culturel à Freiburg pour les germanistes LV1 de 6e du 15 au 18 avril

Angleterre

Avec Chorleywood

23 février-1er mars : séjour des collégiens de 4e en Angleterre ; accueil des Anglais à Lyon du 24 au 31 mai

Australie

5-20 janvier : accueil des élèves australiens de Melbourne ; séjour des Français à Brisbane du 13 juillet au 3 août

Espagne

30 mars-6 avril : séjour des Français de 4e et 1ère à Madrid ; à Madrid toujours, semaine culturelle pour les 3e du 5 au 11 mai ; séjour en Galice pour des élèves de 2de du 28 avril au 8 mai

Etats-Unis

Avec Boston

9 février-2 mars : séjour des Américains à Lyon ; Français aux Etats-Unis du 13 avril au 3 mai

Avec Dallas (garçons)

6-19 juillet : accueil des Américains ; Français aux Etats-Unis du 19 juillet au 8 août

Avec Indianapolis

17 avril-4 mai : séjour des Français aux Etats-Unis ; Américains à Lyon en juin

Avec Toledo

17 avril-4 mai : Français aux Etats-Unis ; Américains à Lyon du 12 au 22 juin

Etablissement

16 janvier

Conseil de maison : «L'orthographe »

25-26 janvier

Soirées des talents au profit de Kinshasa

16 février

Journée « Portes ouvertes » des classes supérieures

17 février

Réunion des professeurs de La Solitude

21 février

Réunions des professeurs de Saint-Paul et des Missions

20 mars

Conseil de maison : « Méthode et méthodes »

21-22 mars
Soirées théâtre des licences européennes 1ère année

22 mars
Forum des métiers pour les élèves de 1ère

4 avril
Journée culturelle et esthétique en ECS1 : parcours pictural proposé par J.-L.Ravistre et visite du couvent dominicain de la Tourette à Eveux

13 avril
« Portes ouvertes » pour l'entrée en seconde

16 avril
Représentation de cirque pour les classes de primaire

15 mai
Conseil de maison : « L'enfant et les écrans »

24 mai
Soirée musicale à La Solitude

Festiv'All Together organisé au Transbordeur par les étudiants en 3e année de Licence Européenne Management et Développement au profit de l'association Coexister. Depuis 4 ans, celle-ci réunit des jeunes désireux de promouvoir le dialogue inter-culturel

31 mai-1er juin
Fête de Sainte-Marie Lyon : célébration des 120 ans

1er juin
Soirée Terrasse du projet Kinshasa-Madagascar

19 juin
Soirée théâtrale à La Solitude

2 juillet
Bourse aux livres du primaire

Sorties, visites, voyages

27-29 novembre
Voyage de la 1ère L à Chartres

21-25 janvier
Classe de neige à Bessans pour les 8e1 et 7e1

29 janvier
Sortie de ski de fond aux Plans d'Hotonnes pour les 11e1, 9e1 et 9e2

23 février-2 mars
Voyage du groupe Saint-Irénée en Turquie

13 mars
Paroles gelées, d'après
Le Quart livre de Rabelais
pour les 2de 7 au Théâtre
de la Croix-Rousse

22-24 mars
Voyage de la classe
d'hypokhâgne en Provence :
Arles, palais des papes,
chartreuse de Villeneuve-
lès-Avignon, théâtre antique
d'Orange

18 avril
*Maître Puntila et son valet
Matti* de B. Brecht
pour les 2de 7 au Théâtre
de la Croix-Rousse

16 mai
*Comptines et légendes
d'Europe centrale* à l'Opéra
de Lyon pour les classes
de 9e 1 et 9e 2

14 juin
Le roi et moi, comédie
musicale au Théâtre de la
Croix-Rousse pour la classe
de 7e 2

Théâtre, ciné-club

Pour les élèves de première, terminale, classe préparatoire, parents, professeurs, anciens et amis

22-24-25 janvier
Le Septième Sceau d'Ingmar
Bergman

12-14-15 mars
Respiro d'Emanuele Crialese

9-11-12 avril
Drôle de drame
de Marcel Carné

Pour les élèves de seconde

11-12 mars
Persepolis de Marjane Satrapi

8-9 avril
M, le Maudit de Fritz Lang

Pour les élèves de 3e

11-12 février
Le cuirassé Potemkine
de Serguei Eisenstein

3-4 juin
La mort aux trousses d'Alfred
Hitchcock

Pour les élèves de 4e

28-29 janvier

Mr. Smith au Sénat

de Franck Capra

13-14 mai

Ridicule

de Patrice Leconte

6 février

L'Epreuve

Marivaux / Cie Imaginoir

Théâtre

16 février

Fin de partie

Beckett/Françon

Dans le cadre de l'option théâtre pour les lycéens

20 janvier

Hamlet

Shakespeare/Mesguish

2 février

Un ennemi du peuple

Ibsen/Ostermeier

Création

11 avril

À Paris, au Théâtre du Nord Ouest, représentation de la pièce *Nietzsche*, écrite par B. Roche, professeur de philosophie à Saint-Paul, avec F. Marfoglia

Activités sportives

14 avril
Team Mariste
Lyon Urban Trail
Résultats :

Junior :
Gauthier Senee, TS1 : 7e

Cadet :
Quentin Varenne, 1S3 : 2e
Timothée Mas, 1S1 : 4e
Thibault Roche, 1S4 : 5e

Minime :
Nicolas Ginot, 3e 3 : 1er

Isabelle Dumont,
professeur de SPC,
termine 3e de sa catégorie

Chorale, concerts

17 mars
Concert de carême
à la cathédrale Saint-Jean
par les deux chœurs : Maîtrise
et Schola

13 avril
Participation au congrès
régional des Pueri Cantores
au collège Notre-Dame
de Mongré à Villefranche

24 avril-6 mai
Tournée de la Maîtrise à Pise,
Florence et Rome

30 mai
Concert de la Maîtrise à Ainay

31 mai-1er juin
Participation aux festivités des
120 ans de Sainte-Marie Lyon

18 juin
Concert de fin d'année des
classes musicales de primaire
au théâtre de La Solitude

24 juin
Chants populaires hongrois
au Conservatoire pour les 7e [1]

Juillet
Tournée musicale de la Schola
en Lettonie

A.P.E.L.-Association familiale

17 janvier
Réunion des parents correspondants de 6e - 5e

18 janvier
Réunion des parents correspondants du lycée

Animation spirituelle

10-31 janvier
Rencontres de catéchèse pour les 3e ; autres rencontres, les 7 et 21 février, 14 mars, 18 avril et 16 mai

17 janvier
Commission pastorale

18 janvier
Dans le cadre de la catéchèse, temps de service à la maison de retraite de La Verpillière pour les élèves de 4e ; nouvelles interventions, les 5 février, 12 mars, 9 avril, 14 et 24 mai

21 janvier
« Café théo » pour les lycéens ; 25 janvier pour les internes avec la participation du père J.-M. Petitclerc

23-25 janvier
Session des APS maristes à Paris

29 janvier
Réunion du groupe « Maristes en éducation »

5 février
Rencontre avec le père R. Lordong pour les internes

9 février
Marche des pères de famille, de Chasselay à Fourvière ; thème de l'année : « Le père et la transmission de la foi »

13 février
Messes des cendres pour les lycéens

15 mars
« Café théo » pour les internes avec X. Dufour

16 mars
Rencontre de catéchèse pour les 6e - 5e ; temps fort proposé aux familles du primaire

18 mars
Retraite des catéchistes de La Verpillière

26 mars
Temps de réconciliation proposé aux élèves

27 mars-3 avril
Retraite des élèves du primaire préparant la Première communion

28 mars
Célébration du Jeudi saint, suivie de l'adoration du Saint-Sacrement ; temps de réconciliation proposé aux élèves

29 mars
Célébration du Vendredi saint : chemin de croix et office de la Passion

30 mars-1er avril
Temps fort des confirmands à l'abbaye d'Hautecombe

4-6 avril
Session inter-établissements maristes de La Neylière consacrée aux effets des nouvelles technologies et réseaux sociaux sur la transmission des savoirs et les relations élèves/adultes

6-7 avril
Célébration de la Première communion

10-11 avril
Retraite à La Neylière pour les élèves de 5e préparant la Profession de foi

14 avril
Célébration de la Profession de foi

16 avril
Réunion du groupe « Maristes en éducation »

6-11 mai
Pèlerinage à Lourdes proposé aux 4e

8-11 mai
Pèlerinage en direction de Saint-Jacques-de-Compostelle proposé aux 3e

16 mai
Commission pastorale

18-19 mai
Retraite et célébration de la Confirmation

21 mai
Réunion du groupe « Maristes en éducation »

27 mai
« Café théo » pour les lycéens ; 30 mai pour les internes avec le père A. Rodriguez, ex-exorciste du diocèse de Lyon

31 mai
Sortie de catéchèse pour les élèves de CE2

3-7 juin
Pèlerinage à Lourdes proposé aux élèves de seconde

15 juin
Célébration de la Première communion d'élèves du collège

18 -25 juin
Sorties de catéchèse des CM^1 et CM^2

23 juin
Célébration du baptême pour des élèves du primaire et du collège

2 juillet
Fête de l'éveil à la foi et de la catéchèse du primaire

Conférences, interventions, réunions

11-12 janvier
Réunions sur les procédures d'orientation pour les parents et élèves de terminale

26 janvier
Réunion d'information sur l'orientation pour les parents et élèves de 3e

23 mars
Réunion d'information sur l'orientation pour les parents et élèves de seconde

18 avril
Présentation des LV2 et options de 4e

16 mai
Réunion d'information sur le choix des langues en 6e

Echanges internationaux

Allemagne
27 avril-11 mai : séjour des Français à Heusenstamm

Angleterre
6-13 mars : séjour des Français à Ealing avec D. Legros et D. Massardier ; accueil des Anglais du 23 au 30 mai

20-27 avril : stage en Irlande pour des élèves de première et terminale avec B. Valour et M.P. Matray

Espagne
20-27 mars : accueil des correspondants espagnols en France ; collégiens français à Salamanque avec B. Rubio et D. Venet, du 17 au 24 avril

Etats-Unis

15-27 mars : accueil des Américains en France ; lycéens français à Portland (Oregon) du 17 avril au 9 mai, accompagnés par E.Boivin et M. Mourrejeau

Etablissement

12 janvier

Forum des métiers pour les lycéens de seconde et première

16 janvier

Conseil de maison : «L'orthographe»

28 janvier

Dans la cadre de l'information sur l'orientation en fin de 3e, interventions en classes de Mmes de La Brunetière (La Mache) et Houx-Plantier (Boisard), de MM. Charpin (Jehanne de France), Fournier (Paul Claudel) et Jeanselme (Don Bosco)

16 février

Journée « Portes ouvertes »

21 février

Réunion des professeurs

12 mars

Intervention dans les classes de 2de du Dr. P. Hoffman, gynécologue-obstétricien, sur le thème de l'amour et de la sexualité ; intervention complétée par Mme E. Cellier, psychologue clinicienne, le 11 juin

20 mars

Conseil de maison : «Méthode et méthodes »

10 avril

Exposition à la bibliothèque : « Les trésors archéologiques et géologiques de La Verpillière »

12 avril

Concert au profit de Madagascar

15 mai

Conseil de maison : «L'enfant et les écrans »

31 mai - 1er juin

Fête des 120 ans de l'établissement

15 juin

Kermesse

28 juin

Soirée Madagascar pour le voyage des lycéens et BTS en juillet

29 juin

Bourse aux livres du primaire

Sorties, visites, voyages

20-22 février
Dans le cadre du projet Comenius, voyage des 1e ES à Strasbourg avec S. Truffandier, S. Villedey, C. Wagner et X. Lafay

6-7-8 avril
Voyage à Paris des 1e L avec P. Berthelot, R. Garrigue, D. Perceveaux et N. Pic ; au programme : visites, musées Rodin et G. Moreau, théâtre : *La Cantatrice chauve*

11 avril
Visite de Vulcania pour la division des 4^{e}

17-24 avril
Voyage à Londres pour les $4^{e\,5}$ avec A. Mollier-Thomas, G. Séjourné et A. Schooling

15-17 mai
Séminaire en Chartreuse pour les BTS CI

14-23-24 mai
Courses d'orientation des 5e en Chartreuse

6 juin
Sortie de la $1^{e}\,S^{1}$ sur l'utilisation des ressources géologiques dans la ville de Lyon avec A. Degret et X. Lafay

Ciné-club, théâtre

7-15 janvier
Projection du film *Starship troopers* de Paul Verhoeven pour les élèves de première, terminale et BTS

27 mars-9 avril
Projection de *La grande illusion* de Jean Renoir

17-19 avril
Représentations de l'atelier théâtre du lycée

Chorale, concerts

18-19 avril
Participation des préparatoires à la pièce « Chut, y en a qui dorment ! » réalisée par l'atelier théâtre du lycée

20 au 26 avril
Camp musical à Corrençon-en-Vercors pour les préparatoires et les Petits Chanteurs

31 mai
Participation aux festivités des 120 ans

15 juin
Messe de la fête de l'école

5 juillet
Concert de fin d'année des préparatoires à l'église de La Verpillière

Activités sportives

Championnat régional de badminton :

Junior :
Sans Alric, TS1 :
champion régional
Dieterlen Lucas, TS1 :
vice-champion
Birkel Benjamin, TS1: 4e

Minime :
Sans Céliane, 3e4 :
vice-championne
Moussy Justine, 3e5 : 3e
Geysen Thomas, 4e2 :
champion régional

8-9 mai
Participation au championnat national de badminton à Fougères : médaille de bronze pour l'équipe Minime :
Boix Lucas 3e 3, Sans Céliane 3e 4, Ulysse Paul 3e4, Moussy Justine 3e 5

En individuel :
Geysen Thomas, 4e 2 : 6e
Sans Alric, TS1 : 8e

Naissances

Adela, fille de Mathieu Fèvre, professeur de mathématiques à Saint-Paul, le 20 décembre

Jessie, fille de Carole Defourneaux, professeur d'EPS à La Solitude, le 27 décembre

Innocent, fils de Paul-Etienne Chavelet, professeur de philosophie à Saint-Paul, le 12 janvier

Lucas, fils de Céline Bidon, professeur d'histoire et géographie à La Verpillière, le 28 février

Alexandre, fils de Laure et Olivier Gosset, professeurs de lettres à La Solitude et Saint-Paul, le 5 mars

Corentin, fils de Fabienne Cassagne, professeur de SVT à La Solitude, le 11 mars

Mariage

Marie-Reine Prodnik, institutrice à La Verpillière, avec Guillaume Bavière, le 20 avril

Félicitations

Jean-Noël Dumont, élu à l'Académie Catholique de France

Anne Gorlien, professeur de mathématiques à Lyon, reçue à l'agrégation interne

Paul Cazeaux, ancien élève, reçu docteur ès mathématiques appliquées à l'Université Pierre et Marie Curie, avec les félicitations unanimes du jury

Décès

Nous participons à la douleur de

Jean-Marie Caron et Rachel Perrot, respectivement professeurs d'anglais et de SVT à Saint-Paul, qui ont perdu leur mère et grand-mère, le 9 novembre

Arnaud Huguet, 6$^{e\,2}$, Marion, 4$^{e\,6}$ et Florian, 1ère S^2 à La Verpillière qui ont perdu leur mère, le 30 décembre

Christine Genevois, institutrice à La Solitude, qui a perdu son père, le 14 janvier

Sylvain Douet, attaché de gestion à Lyon, qui a perdu son père, le 25 janvier

Vincent Repellin, professeur d'histoire-géographie à La Solitude, et Catherine, son épouse, secrétaire de direction, qui ont perdu leur mère et belle-mère, le 27 janvier

Jacky Rouressol, professeur de S.V.T. à Saint-Paul, qui a perdu sa femme, Hélène, le 14 février

Denis Massardier, éducateur et professeur d'anglais à La Verpillière, qui a perdu son père, le 20 février

Sidney Marques, élève de 2$^{nde\,1}$ à La Verpillière, qui a perdu son père, le 25 février

Diane de Lamartinie, éducatrice à La Solitude, qui a perdu son père, le 16 mars

Françoise Delorme, professeur de SVT et responsable des 6e-5e à La Verpillière, et Paule, sa tante, ancien professeur de musique à La Solitude, qui ont perdu leur mère et sœur, le 11 avril

Gaëlle Navarranne, ancienne professeur de mathématiques à La Verpillière et Pascal, ancien élève, qui ont perdu leur mari et père, François Navarranne, président depuis 2008 de l'Association familiale de Sainte-Marie, organisme de gestion de l'établissement, le 24 avril

Jean-Luc Gauchon, professeur de mathématiques à La Verpilllière, qui a perdu son père, le 23 mai



Dessins : option lycée et Masques : 6e 7 de N. Charcosset
Chapeaux : 6e 4 de L. Faure
La Verpillière





2e TRIMESTRE 2013
SAINTE-MARIE LYON
4 MONTÉE SAINT-BARTHÉLEMY
69005 LYON
TÉL. 04 78 28 38 34
www.sainte-marie-lyon.fr

DIRECTEUR DE PUBLICATION
Michel Lavialle

CONCEPTION fa.rémila
IMPRESSION Daniel Faurite